

# FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

COPYRIGHT 1895 BY BOUSSOD, VALADON AND CO.

EDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C<sup>ie</sup>, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.



## LENTHERIC, Parfumeur Mondain

245, rue Saint-Honoré, Paris.



### Jeunes Filles

Pour plaire, vous voulez avoir le teint frais, blanc et rose : demandez à Lenthéric sa *Rosée Orkilla*, sa *Poudre de Riz* et sa *Crème Orkilla*.  
Vous voulez aussi une abondante chevelure ondulée encadrant votre joli visage : voici sa *Soupline*, son *Waver* et son *Lau du Waver*.  
Pour avoir des dents nacrées comme la perle, faites usage de l'*Eau dentifrice* et de la *Pâte de Lenthéric*.  
N'employez que des parfums discrets comme la *Violette de France*, l'*Iris*, le *Lilas*, le *Bouquet de l'Alliance*, qui vous conviennent et vous aideront à être irrésistibles.

### Mesdames

Pour être mariées, vous ne devez pas moins chercher à être séduisantes. Deux trésors de beauté vous conserveront la peau fraîche et rose de la jeune fille : la *Rosée Orkilla* et la *Poudre de riz orkilla* de Lenthéric.  
Vos cheveux seront souples et abondants avec sa *Lotion* et sa *Soupline*. Ils seront ondulés avec son *Waver* et son *Eau du Waver*.  
Avec sa *Pâte souveraine* pour le jour, ses gants gras pour la nuit, vous aurez toujours des mains de duchesse.  
La *Roséine Tintoret* rendra vos ongles nacrés et vous aurez toujours dans la bouche trente-deux perles en usant de son *Eau dentifrice*.



### Jeunes Gens

Vous qui vous plaignez, et à juste raison, d'être asphyxiés par le musc artificiel, demandez pour réagir les parfums de suprême élégance du parfumeur mondain Lenthéric : l'*Orkilla*, le *Foin coupé*, l'*Iris ambré*.  
Rendez vos cheveux brillants et souples avec la *Brillantine* et la *Soupline*.  
Soignez vos mains avec la *Pâte souveraine*. C'est le signe de la vraie distinction.  
Soignez vos dents avec l'*Eau dentifrice* et la *Pâte de Lenthéric*.

### Messieurs

Vous craignez de vieillir ? On ne vieillit qu'autant qu'on le veut bien. Que faut-il pour rester jeune ? Conserver les apparences juveniles.  
Pour les dents, faites usage de l'*Eau dentifrice* de Lenthéric et de sa *Pâte* ; pour les cheveux, de sa *Lotion* ; pour les mains, de sa *Pâte souveraine*. Les parfums qui conviennent à un homme, ceux qui se mélangent le mieux avec l'odeur du cigare sont le *Parfum russe*, l'*Tintoret*, l'*Éillet* et l'*Orkilla*.  
Avec cela vous retrouverez la fameuse fontaine de Jouvence.



Demandez les CONSEILS DE BEAUTÉ, ils vous seront envoyés gratuitement sur demande affranchie. (Prière d'ajouter 50 centimes pour la recommandation à la poste.)

TAILLEUR SPORTIF, pour Hommes, Dames & Enfants

## HENRY PETIT

5, boulevard Malesherbes et 34, rue Boissy-d'Anglas — PARIS — (Madeleine)

FOURNISSEUR BREVETÉ DE L'UNION DES YACHTS FRANÇAIS & DES PLUS IMPORTANTES SOCIÉTÉS SPORTIVES D'EUROPE

COSTUMES ET ACCESSOIRES POUR TOUS LES SPORTS :

Équitation, Vélocipédie, Yachting, Canotage, Chasse, Escrime, Jeux, etc., etc.

LA MAISON LA MIEUX ASSORTIE ET VENDANT LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUT PARIS

Envoi — FRANCO — sur demande, du Catalogue illustré.

## Brasserie de Saint-Germain-en-Laye



## CIRIER-PAVARD & C<sup>IE</sup>

Fournisseurs de la Compagnie Générale Transatlantique, des Chargeurs Réunis, de la Compagnie Internationale des Wagons-lits et des Grands Express Européens, des Bouillons Duval de Paris, etc.

Bière Bock. . . . .	l'Hectol. 46 fr.	Caisse de 25 Bouteilles. . . . . 16 fr.	Emballage et verres compris.
Bière de Table. . . . .	l'Hectol. 30 fr.		

POUR BAINS DE MER ET VILLÉGIATURE

Entrepôts directs

Paris, 160, rue Cardinet.

Rouen, 30, rue du Fardeau.

Versailles, 23, rue de Rémilly.

TÉLÉPHONE



## C<sup>ie</sup> Coloniale CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE] Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

## P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

GRAND PRIX



N° 216 — Fr. 100

0.27 x 0.18 x 0.07

Catalogue illustré Franco  
TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE



Pierres  
Précieuses  
Diamants  
Perles  
Bijouterie

etc.

EXPERTISES A L'ÉTRANGER

ACHATS  
aux prix maximum

PAIEMENTS IMMÉDIATS.

## Spink & Sons

ORFÈVRES

17 & 18, Piccadilly, LONDRES, W.  
et 1 & 2, Gracechurch Street, LONDRES (City)

MAISON ÉTABLIE EN 1772  
Sous le patronage de S. M.  
Reine d'Angleterre.

## LA PATE EPILATOIRE DUSSEY

Détruit les DUVETS DISGRACIEUX (Barbe, Moustache, etc.) sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes récompenses aux Expositions, les Brevets de l'Union des Familles régnautes, des Milliers d'Attestations et l'approbation du Corps Médical garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte, pour le menton et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F<sup>me</sup> M<sup>me</sup>). — Le PILIVORE fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. Cette préparation conserve ses propriétés actives jusqu'à la dernière parcelle, elle est dénuée de toute odeur désagréable et son emploi est des plus faciles. F<sup>me</sup> 20 fr. 85. — DUSSEY, Inventeur, 1, Rue Jean-Jacques Rousseau, Paris, et PRINCIPAUX COIFFEURS.

Paneteries du Marais



# FIGARO ILLUSTRÉ

Mars 1895

## SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.

NOS GRAVURES, par L. M.

LES LIVRES, par T. G.

NE SUIVEZ PAS LES FEMMES, par TANCÈRE MARTEL; illustrations en couleurs de ADRIEN MOREAU.

LA FILLE DE L'EMPEREUR ET LE PÊCHEUR, légende roumaine de FUNDESCO, traduite par JULES BRUN; illustrations en couleurs de EUGÈNE COURBOIN.

OISEAU VOLE! par ANDRÉ LEMOYNE; illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.

LA VILLA MÉDICIS (l'Académie de France à Rome), par CHASSAIGNE DE NÉRONDE; illustrations photographiques.

FRIFRI ET FROUFROU, par GIO; illustrations de AUGUSTE VIMAR.

LE LAURIER DE MELLITE, par JEAN RAMEAU; illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

LES GLAÇONS, par CLAUDE MONET.

JE SUIS VENUE! par GEORGES CAIN.

COUVERTURE: A BIARRITZ, par F.-H. KAEMMERER.



28 février.

La note dominante du mois de février a été la note glaciale: le froid qui a sévi sans interruption depuis le 22 janvier jusqu'aux derniers jours de février, a quelque peu attristé ce commencement d'année. Le froid n'est pas seulement un phénomène météorologique, c'est aussi un facteur néfaste de la vie sociale: par les souffrances, les misères et les maladies qu'il amène, il accentue douloureusement l'écart qui existe entre le pauvre et le riche; la charité privée a fort à faire pour venir en aide aux besoins les plus pitoyables. Je ne parlerai pas de la charité officielle: lorsque je vois par quelle filière administrative et par quelle série de ronds-

de-cuir un secours de quarante sous doit passer pour arriver, au bout de quinze jours, aux mains d'un pauvre diable qui crève de faim, je pense toujours à ce ministère des Circonlocutions, imaginé par un humoriste anglais et dont les attributions consistaient à intercepter les solutions, à constituer, pour la moindre affaire de volumineux dossiers que les employés, au jour de leur mise à la retraite, repassaient pieusement à leurs successeurs, sans que jamais l'affaire eût chance d'aboutir. C'est un peu le rôle de l'Assistance publique.

La neige, que naguères les Parisiens accueillaient avec une joie enfantine, parce qu'elle revêtait nos rues et nos promenades d'un aspect nouveau et plein d'imprévu, est devenue aujourd'hui une véritable calamité pour les Parisiens et les Parisiennes qui, par goût, par habitude ou par économie, font leurs courses à pied. Le salage général des chaussées et des trottoirs, non suivi d'un balayage immédiat, a soulevé d'unanimes réclamations: les ingénieurs distingués, chargés de ce service, sortis pour la plupart de cette Ecole polytechnique que « l'Europe nous envie », ont fait la sourde oreille et les Parisiens ont continué à patauger et à contracter l'influenza dont

les ravages ont accru la mortalité dans la proportion de cinquante pour cent. Heureux les gentilshommes campagnards qui ont pu goûter — sans mélange frigorifique — les plaisirs de l'hiver, la promenade sur le sol durci et dans la neige qui craque, l'aspiration à pleins poumons de l'atmosphère purifiée par la gelée, la vue des collines tout habillées de blanc, avec les taches noires des bois; parfois, un lapin engourdi sous une touffe d'herbes sèches, vous part dans les jambes, ou bien une bande de corbeaux vient vous narguer et c'est prétexte à un coup de fusil; l'on rentre au logis, le sang fouetté par l'air vif, les muscles assouplis, pour se réchauffer à la grande cheminée où flambe un brasier.

Mais tout le monde n'a pas ces goûts champêtres et, d'ailleurs, pour les satisfaire, il faut des loisirs et une installation qui impliquent une certaine aisance. Heureusement que le Bois de Boulogne a offert aux parisiens amateurs de grand air la vaste surface de ses lacs gelés. On peut y constater l'énorme développement qu'a pris l'exercice du patinage et la quantité de personnes de tout âge et de toute classe qui s'y livrent. Les skatings, tels que le Pôle-Nord et le Palais de Glace, ont popularisé le goût du patin, en même temps qu'ils permettaient aux débutants de se perfectionner à toute époque de l'année et j'ajouterais à toute heure du jour et de la soirée. C'est ainsi qu'on retrouve, le soir au Palais de Glace, se livrant aux fantaisies du cotillon, les jolies patineuses et les hardis cavaliers qui, dans la journée, ont brillé au cercle des patineurs.





Pourquoi l'administration a-t-elle choisi une époque généralement froide pour convoquer au Palais de l'Industrie la fleur, le gratin de nos bestiaux ? Le séjour au Concours agricole a été particulièrement pénible pour les malheureuses bêtes qui n'avaient pas sollicité



l'honneur d'y figurer ; pendant les premiers jours on était littéralement gelé dans la vaste nef de ce Palais à tout faire.

Un écrivain qui fut un étincelant causeur et a vu la fin du règne de Louis-Philippe et la période de Napoléon III, prétendait que les soirées musicales avaient été imaginées par des maitresses de maisons ennemies de la conversation : il y voyait une perfide concurrence portée aux gens qui savent parler, au profit de ceux qui ne le savent pas. Cet homme d'esprit avait assurément raison, surtout si l'on se rapporte à l'époque où il vivait et où les réunions étaient assez circonscrites pour que tout le monde s'y connût et trouvât des sujets communs de conversation, sans avoir recours à l'expédient de la musique. Aujourd'hui, les « mondes » se mêlent et s'enchevêtrent ; l'élément étranger y afflue, des adversaires politiques, des persécutés et des persécuteurs, des juges d'instruction et des prévenus sont exposés à se rencontrer nez à nez, dans certains salons. Dans ces cas, la musique est un excellent dérivatif, et c'est probablement pour cela que se multiplient les soirées musicales. Je reconnais volontiers qu'elles ont leur charme et leur intérêt lorsqu'elles sont organisées par des maitresses de maison éminemment artistes et qui savent grouper des amateurs qui sont souvent des virtuoses égaux aux professionnels. Quant à ce qui concerne la causerie, si l'échange des banalités habituelles se trouve entravé par les flots d'harmonie, soyez certains que ceux qui ont quelque chose de sérieux à se dire trouvent toujours bien un petit coin tranquille pour s'y communiquer leur manière de voir sur certains sujets !

De nombreux et riches mariages ont rempli les églises de toilettes



brillantes et de défilés sélects : c'est l'armée qui paraît avoir fourni le plus grand nombre des victimes sacrifiées sur l'autel de l'hyménée. Aujourd'hui que les carrières libérales, les fonctions

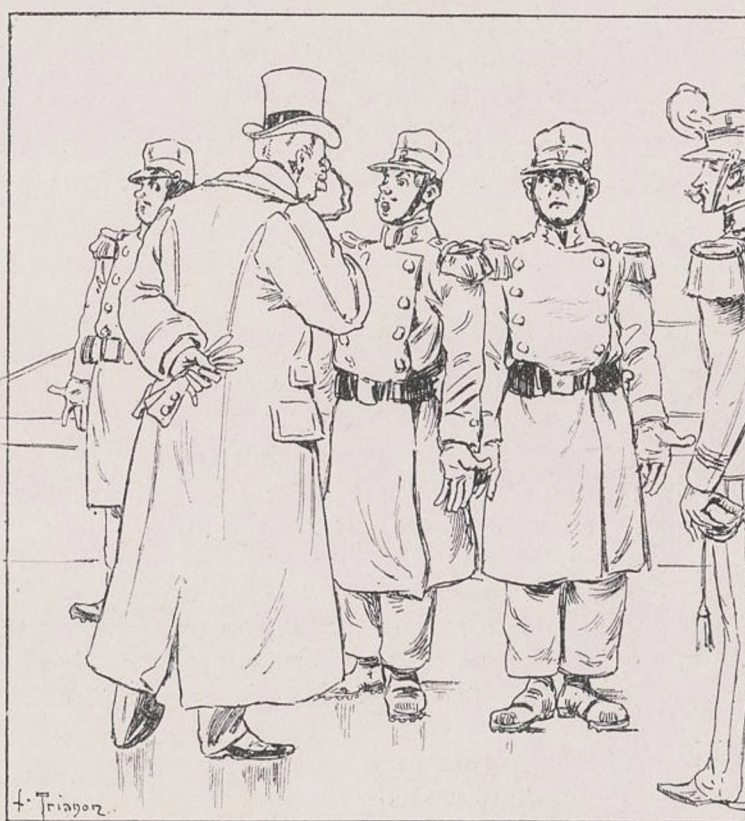
administratives, judiciaires ou politiques sont impitoyablement fermées aux fils de famille qui n'ont point voulu abjurer les croyances et la foi de leurs pères, l'armée est la seule carrière qui reste ouverte aux jeunes gens qui prétendent être autre chose que des oisifs, des inutiles ou des découragés, et c'est là que les jeunes filles vont, de préférence, choisir leurs fiancés.

Le mariage devient une institution fragile depuis que le divorce l'ébranle sourdement et lentement : aussi, dans la haute société qui n'est plus, hélas, à l'abri de ce mal, éprouve-t-on le besoin de relever l'éclat des cérémonies nuptiales. Cela part d'un bon sentiment, mais

il y a parfois de l'excès : telle l'exhibition faite aux soirées de contrat, des cadeaux offerts à la mariée par les parents, amis et commensaux. Le cadeau de noce est devenu aujourd'hui une obligation souvent onéreuse pour certains budgets ; et, de plus, insidieuse autant que redoutable, car les cadeaux exposés portent le nom du donateur, ce qui permet aux bonnes amies de les évaluer et de chuchoter avec une moue dédaigneuse : « Tiens, les de X... qui n'ont donné que cela ! » Les journaux publient la liste des cadeaux et des donateurs : il ne reste plus qu'à indiquer les prix et le nom du fournisseur, cela sera d'un bon goût parfait. Je ne dis rien de l'exposition du trousseau : je ne suis pas exagérément pudibond, mais je m'étonne qu'une jeune personne qui rougirait de laisser voir sa cheville, étale à tous les yeux des pantalons, des bas et des jupons suggestifs.

La société élégante ne paraît pas s'être mise sérieusement en mouvement pour célébrer les jours gras : il s'opère, dans le monde, une singulière transposition qui a pour résultat de reculer, chaque année, la période aiguë des divertissements et des mascarades. Même dans le populaire, le mardi-gras devient terne et son éclat pâlit devant celui de la mi-carême. Malgré cela et, grâce au beau temps, l'affreux confetti et l'insidieux serpent ont cruellement sévi sur le boulevard, au grand désespoir des formalistes qui n'aiment pas les familiarités et s'étonnent qu'un gamin qui ne leur a pas été présenté, se permette de leur jeter à la figure une poignée de confettis ramassés dans le ruisseau. Il y a des grincheux partout !

Le Président de la République, qui, heureusement, n'a pas encore



eu l'occasion de nous montrer ses talents politiques, remplit très correctement, en ce moment, les devoirs les plus sacrés de sa charge : il visite successivement les hôpitaux de Paris, interrogeant les malades, s'enquérant de leurs besoins et laissant toujours une trace généreuse de son passage. M. Félix Faure est « peuple » dans la meilleure acception du mot : c'est-à-dire qu'il n'est point figé dans cette morgue bourgeoise que ne pouvaient dissimuler ses prédécesseurs. Ayant travaillé et souffert lui-même, il comprend les souffrances du travailleur, il sait qu'un mot affectueux, un sourire, une poignée de mains réconfortent les humbles, quand ils sentent que cela vient du cœur. On raconte qu'il va, chaque jour, faire au poste de l'Élysée une visite suivie d'une distribution de vin. C'est d'un brave homme, et cela durera jusqu'au jour où un imbécile socialiste dénoncera le cas, comme une tentative de corruption et d'embauchage militaire. Gare, aussi, à Rochefort, retour d'Angleterre, avec son bagage de lazzi, son increvable grosse caisse et sa bouteille inépuisable qui, depuis trente ans, verse la calomnie sur tous les gouvernements quels qu'ils soient, et distribue généreusement des coups de trique dont les victimes trouvent spirituel de se divertir.

La suppression du Roi ou de l'Empereur n'a pas aboli dans l'esprit du pays, l'idée des obligations monarchiques qui incombent à celui qui revêt la magistrature suprême et qui habite le palais des souverains : Les malheureux trouvent très bon que, le matin, le Président aille les visiter sur leurs lits de misère ; le soir, aux jours de gala, les représentants des souverains de l'Europe, et, à leur suite, des mondains et des mondaines hostiles, dans leurs intimes conciliabules, au gouvernement que représente M. Félix Faure, se pressent dans les salons de l'Élysée, où chacun, paraît-il, a pu apprécier l'accueil de la femme et de la fille du Président. Mademoiselle Lucy Faure, s'est, dit-on, attribué le ministère de l'affabilité et de la grâce : on assure qu'elle s'en acquitte à merveille.

La rigueur de la température a exercé une fâcheuse influence (j'ai failli écrire : une fâcheuse influenza) sur les recettes des théâtres. Ceux-ci avaient, précisément pour le mois de janvier, préparé une





série de plats nouveaux qui n'ont pu être servis au public aussi chauds que l'eussent désiré les directeurs. Le record du théâtre a été tenu par M. Jules Lemaitre, qui a donné deux pièces, l'une au Gymnase, *L'Age difficile*, l'autre à la Comédie-Française, *Le Pardon*. Ces deux morceaux de psychologie dialoguée, où — surtout pour la dernière — l'extériorité est réduite à sa plus simple expression. M. Jules Lemaitre n'a pas encore atteint le degré d'abstraction de Goethe qui, dans son drame de la *Fille naturelle*, ne donne pas de noms à ses personnages : seule l'héroïne est désignée par son prénom : Eugénie ; les autres s'intitulent : le roi, le duc, le comte, l'abbé, la maîtresse de la cour, le conseiller, le gouverneur, etc. ; mais, ce qui met Goethe au-dessous de Jules Lemaitre, c'est que



les cinq actes de la *Fille naturelle* exigent cinq décors différents, tandis que les trois actes du *Pardon* se concentrent dans un unique et immuable salon !

La simplicité voulue de M. Jules Lemaitre procède évidemment de Diderot, plus connu et plus apprécié par les Allemands que par nous, et qui a inspiré Goethe, dont je viens de parler. A la même source a puisé Kotzebue, l'auteur de *Misanthropie et Repentir* ; aujourd'hui M. Sudermann a rajouté les effets et la forme de Kotzebue dans son drame *Heimath*, représenté à la Renaissance sous le titre de *Magda*. L'œuvre a obtenu un certain succès, grâce à l'interprétation de Sarah Bernhardt, mais je ne crois pas que cette tentative d'internationalisation (ouf ! ce n'est pas de ma faute, mais celle des circonstances) soit de nature à bouleverser la scène Française. Elle prouve, une fois de plus, que s'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, il n'y a, non plus, rien de nouveau, sous les scintillements de la rampe.

Dans *Le Collier de la Reine*, M. Pierre de Courcelles a montré qu'il n'était pas précisément de l'école de M. Jules Lemaitre ni de celle de Diderot, car cette reconstitution historique est présentée en public avec un luxe de mise en scène que seule la Porte-Saint-Martin pouvait réaliser.

Après la reprise d'*Amphitryon* qui a réuni sur la scène de la Renaissance les deux plus immenses comédiens du monde, on annonce que Sarah et Coquelin vont continuer à puiser dans le répertoire de Molière. Quoique bientôt bi-centenaire, Molière plaît toujours au public, paraît-il, et il fait recette, autant que Sardou et plus que Jules Lemaitre.

C'est en parlant de la *Montagne Noire* qu'il est bon de se rappeler l'axiome : « Glissez, mortels, n'appuyez pas ». On cherche vainement les motifs qui ont pu déterminer la direction de l'Opéra à recevoir et à monter l'œuvre de Mademoiselle Holmès. Les frais qu'elle y a consacrés auraient été beaucoup mieux appliqués à rétablir au répertoire des œuvres classiques dont la jeune génération est privée, ou bien à mettre en lumière des compositeurs français dont nous eussions été heureux d'apprécier les efforts et qui nous auraient peut-être révélé quelques formules nouvelles, ce qui n'est pas, hélas ! le cas de Mademoiselle Holmès.

LUTÉCIUS.



## NOS GRAVURES

Les artistes et les amateurs sauront gré, assurément, au *Figaro Illustré*, de l'expérience qu'il fait aujourd'hui, avec le tableau de Claude Monet, *les Glaçons*, auquel l'artiste a donné en sous-titre : « Effet rose ». Il était intéressant de savoir ce que donne une œuvre impressionniste lorsqu'elle est traduite par les procédés de reproduction pour ainsi dire mécaniques et qui interdisent toute interprétation plus ou moins amie, plus ou moins intelligente.

L'œuvre de Claude Monet a subi bravement cette épreuve et l'on pourrait même dire — au risque de froisser les adeptes de l'impressionnisme — qu'elle y gagne, car elle devient plus compréhensible que le tableau, pour le gros du public qui n'est pas initié aux mystères, et dont l'œil n'est pas encore dressé aux vérités que renferme l'œuvre, vérités qui ne lui sont pas encore complètement révélées.

*Je suis venue !* de Georges Cain, est un fort aimable tableau de genre ; l'histoire est connue : Un trotin vient rendre visite à un peintre, celui-ci est absent et, en guise de carte de visite, elle trace à la craie sur la porte, ces mots : « Je suis venue ». L'artiste a, je le crois, gazé un peu cette légende, car on raconte que la demoiselle, peu ferrée sur l'orthographe, avait écrit : « Je suis Vénus ! »

Tous ceux qui ont séjourné à Biarritz reconnaîtront la basquaise, hardie et bien plantée, que Kaemmerer a choisie pour orner notre couverture ; elle porte une corbeille pleine de linge sur sa tête sans que

fléchissent les muscles solides de sa nuque. Au bas de la côte, la mer bleue et les rochers rouges de cette plage ensoleillée et bénie.

L. M.

\*\*\*\*\*

## Les Livres

Adieu, joyeuse Provence d'Alphonse Daudet, avec ses routes blanches et ses ombres bleues, ses oliviers gris de poussière, ses belles filles aux foulards voyants, ses Tartarin, ses Numa Roumestan, ses fifres, ses tambourins et ses farandoles. Tout cela s'est peu à peu évanoui dans les brumes, les soucis et les douleurs de la vie qui s'avance. Nous voilà aujourd'hui, avec la *Petite Paroisse*, transportés en Seine-et-Oise, sur les bords de la Seine, près de ce Champroray qu'habite l'auteur et où l'état de sa santé l'oblige à se circonscrire. C'est un roman douloureux dont tous les personnages semblent porter le poids de la fatalité. Nobles, bourgeois, paysans, chacun y joue son rôle. Le drame est mené par un pervers précoce, le jeune prince Charlix, riche, beau, irrésistible aux duchesses comme aux gothons. Dans la pensée de l'auteur il symbolise l'esprit du mal : et pour bien faire sentir cette incarnation, Daudet interrompt, par places, l'action du roman pour intercaler, entre les chapitres, des lettres écrites par le jeune débauché à ses amis et qui, intentionnellement ne sont pas du Charlix, mais du pur Daudet.

Aux Français naïfs qui en sont encore aux Anglais grotesques des pièces du Palais-Royal et des pantomimes du cirque, nous conseillons de lire les *Notes sur Londres* par Brada. Ils y verront que les Anglais et surtout les Anglaises se sont terriblement émancipées depuis quelques années. La femme anglaise naguères humblement subordonnée à l'homme s'est, comme le dit M. Augustin Filon dans la préface qui accompagne le livre « déféménisée, et garçonifiée ». C'est, au fond, le déséquilibre de toute une société, et le livre qui le dépeint, sous une forme légère et sceptique, est de ceux que les penseurs doivent lire et méditer, en songeant que les modes anglaises ne tardent guères à traverser le détroit.

Là-haut, bien loin, aux extrémités du boulevard Malesherbes, s'est ouverte une sinistre boutique de librairie, où s'éditent maintenant les littératures scandinaves. Quel mystérieux syndicat leur a fourni les fonds pour se mettre dans leurs meubles et sur quelle vente comptent-ils pour faire prospérer leur œuvre ? Leur espoir, sans doute, réside dans la badauderie des gens soi-disant intelligents : à ceux-là on peut servir, accommodées à des sauces aigres qui font grincer les dents et gâtent l'estomac, les plus puériles imitations de nos naturalistes français. Et l'on voit défiler, dans ces romans, des gens hâves, à cheveux plats et blond-filasse, des femmes semblables à des comptables et généralement dénuées des attributs de leur sexe. Strindberg, pour qui l'éternel féminin est un symbole inintelligible, est le maître de cette peu réjouissante école. Son *Plaidoyer d'un fou* ment à son titre, car son fou, qu'il serait plus exact de qualifier d'idiote, manque absolument d'imprévu et les tribulations qu'il subit du fait de sa femme ne sont que la seule récompense de son ineptie.

M. Knut Hamsun a un beau nom, qui rappelle les Edda, mais son roman-monologue *La Faim* n'a aucune analogie avec les farouches festins de la Walhall, car c'est, tout simplement, l'histoire d'un pauvre diable, qui n'a pas de quoi manger à son appétit et qui, pendant trois cents pages, suppute ses demi-couronnes, ses oies et ses bons de pain. C'est une véritable gageure que d'offrir au public de pareilles banalités.

M. Guy de Charnacé voit le monde autrement que nos scandinaves précités. Dans son roman *L'Esclave* c'est la femme qui souffre et l'homme qui est le tyran. Il y a dans ce volume — édité par Ollendorff — des traits brutaux parfois, mais d'une cruelle vérité qui ont dû certainement être pris sur le vif. La scène se passe à Nantes, quelque temps après la guerre de 1870.

Dans son recueil de nouvelle intitulé *Tablettes d'Argile*, Madame Jacques Frehel s'est livrée à une très délicate reconstitution psychologique des mœurs de l'Assyrie et de l'Egypte antique. Elle s'est évidemment inspirée de *Salammbô* et du *Roman de la Momie*, mais elle a su trouver une note personnelle, sentimentale et rêveuse qui donne à son volume un parfum pénétrant.

Les *Fleurs de printemps*, un volume de vers de Rachel Sapho, contiennent de belles pages, d'une large allure. Mais l'auteur s'abandonne trop à l'alexandrin : la banalité de ce rythme amène souvent et malgré le talent de l'auteur, la banalité de l'image et de l'idée. Il y a, cependant, dans ce recueil, des strophes ingénieuses, comme celles-ci :

Négligemment  
Octobre passe —  
Qui, par l'espace  
S'en va semant

Les feuilles rousses,  
Les rameaux verts  
Tout recouverts  
De brins de mousses ;

Même parfois  
Les débris d'aile  
Des tourterelles,  
Aux premiers froids.

Très attachant et très mouvementé le roman de Louis Létang, *Le Lieutenant Philippe*, qui vient de paraître chez Calmann-Lévy. Il y aurait là de l'étoffe pour y tailler un drame à la façon de l'Ambigu, que rehausserait encore l'intérêt des décors fort heureusement choisis et fort bien dépeints dans le volume.



Les *Sensations et souvenirs*, édités par Charpentier et Fasquelle nous remettent sous les yeux les morceaux si précieux publiés dans un grand journal du matin par Jean Lorrain. Ce n'est point pour abrégé ma besogne de bibliographe, que je dirai « tout le monde les a lus », mais à vrai dire je ne saurais ici les analyser tous, et je ne peux que conseiller aux délicats de les relire aujourd'hui en volume.

Aux amateurs des romans d'aventure — le roman vieux jeu, celui où il se passe quelque chose, par opposition avec le roman du nouveau bateau, où il ne se passe rien — il faut signaler les *Jumeaux de Nevers* qui forme la suite du *Fils de Lagardère*, lequel, lui-même, continuait le *Bossu*. M. Paul Féval fils, associé à M. d'Orsay, achève brillamment l'œuvre de son excellent père. Cette série est éditée par Ollendorf.

*Simplette* est le récit des misères de la vie d'artiste, avec ses espoirs déçus, ses cruelles angoisses que redoublent les soucis du ménage, de la jeune femme épousée par amour et de l'enfant qui vient de naître. M. Fernand Calmettes s'est appliqué à être simple, comme le titre de son roman : à côté des outrances de style de certains

écrivains, cette simplicité est le moyen le plus habile pour se faire lire.

*Grives de Vigne*, de Catulle Mendès, les *Marionnettes* de Henri Lavedan, sont deux livres de satires sur le temps présent. Chacun des deux auteurs traite son sujet suivant son tempérament; Mendès avec sa poésie audacieuse pleine d'imprévus, d'hyperboles bouffonnes et de surprises rythmiques; Lavedan, plutôt pince-sans-rire, net et sec comme l'orain, et racontant imperturbablement les colloques idiots de ses contemporains. Ce qu'on lit dans ces volumes n'est pas toujours très propre, mais hélas! les bons peintres ne peuvent que copier leurs modèles avec leurs laideurs et leurs ridicules!

M. Claude Antoine a essayé, dans *Marthe Filmer*, de nous donner le tableau de ce qu'il appelle les mœurs néo-algériennes. L'on y devine le croquis pris sur nature et la peinture semble exacte, mais elle n'a rien de bien séduisant : beaucoup d'aigrefins parmi les hommes et, parmi les femmes, nombre de détraquées et, pour décor, toutes les mesquineries des villes de provinces de la métropole. S'il n'y avait pas le soleil, les Arabes et là-bas, le désert, cela ne donnerait pas envie de faire la traversée!

T. G.

## Le CABINET de TOILETTE

### V. — LA JEUNE ÉPOUSE

La jeune épouse ne doit pas prendre moins de soins de sa beauté que la jeune fille. L'une devait la conserver pour trouver un mari; l'autre doit se garder de la voir s'altérer, afin de continuer à plaire à celui que son cœur a élu. Le mariage amène toujours, quoi qu'on puisse dire, une certaine modification dans la tenue, la façon d'être, d'agir. Il ne faut pas que cela soit au désavantage de la beauté. Ne négligeons donc pas notre teint et rendons-lui sa fraîcheur au moyen de la Rosée Orkilia et de la Poudre de riz Orkidée. Conservons aux dents leur pur émail avec l'Eau dentifrice et la Pâte dentifrice de Lenthéric. Gardons aux mains leur velouté par la Pâte Souveraine, en adoucissant les ongles avec la Rosée Tintoret. Pour la chevelure, ce trésor des femmes, nous lui fournirons le brillant et la souplesse au moyen du Shampoing français et elle aura de délicieuses et faciles ondulations avec le Waver et l'Eau du Waver...

Comme parfum... n'en choisissez point. Celui que préfère votre mari doit être le vôtre. S'il est fumeur, vous pouvez choisir entre ceux qui se mélangent le mieux avec l'odeur du cigare, le Parfum Russe, Tintoret, Cillet ou Orkidée.

En résumé : Un flacon Shampoing, un flacon Lotion, une boîte Poudre dentifrice, une boîte Pâte Souveraine, un flacon Rosée Orkilia, une boîte de Waver, un flacon Eau du Waver, une boîte Rosée. Une boîte Poudre de riz Orkidée.



LENTHERIC, PARFUMEUR, 245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS

## CHEMINS DE FER DE L'OUEST

### PARIS A LONDRES par Rouen Dieppe et Newhaven.

(Voie la plus économique).

DOUBLE SERVICE QUOTIDIEN A HEURES FIXES.  
(Dimanche compris).

Départs de Paris Saint-Lazare : 9 h. 30 matin et 9 h. soir.

Arrivées à Londres : London-Bridge, 7 h. soir et 7 h. 40 matin; Victoria, 7 h. soir et 7 h. 50 matin.

Départs de Londres : London-Bridge, 9 h. matin et 9 h. soir; Victoria, 9 h. mat. et 8 h. 50 soir.

Arrivées à Paris Saint-Lazare : 6 h. 35 soir et 8 h. matin.

Billets simples (valables pendant 7 jours) : 1<sup>re</sup> classe, 43 fr. 25. — 2<sup>e</sup> classe, 32 fr. — 3<sup>e</sup> classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour (valables pendant un mois) : 1<sup>re</sup> classe, 72 fr. 75. — 2<sup>e</sup> classe, 52 fr. 75. — 3<sup>e</sup> classe, 41 fr. 50.

Service postal. — Le service postal pour l'Angleterre (via Dieppe-Newhaven) est assuré par le train partant de Paris-Saint-Lazare à 9 h. du soir.

Les lettres déposées avant 8 h. 25 du soir au bureau de la rue d'Amsterdam et celles jetées dans les boîtes de la gare Saint-Lazare (salle des pas perdus) avant 8 h. 50, sont distribuées le lendemain matin à Londres.

Transport en grande vitesse de messageries, primeurs, fruits, légumes, fleurs, etc., entre Paris et Londres. Trois départs par jour toute l'année.

Les expéditions remises à la gare Saint-Lazare pour les trains partant à 3 h. 40, 4 h. 10 et 9 h. du soir parviennent à Londres le lendemain à 8 h. 45, à 9 h. 15 du matin ou à midi 45.

## CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

### FÊTES DE PAQUES A MADRID

A l'occasion des Cérémonies de la Semaine Sainte et des fêtes de Pâques, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec les Compagnies du Midi de la France et du Nord de l'Espagne, délivrera du 3 au 13 avril 1895, au départ des gares de Paris, Orléans, Le Mans, Tours, Poitiers, Saincaize, Bourges, Châteauroux, Moulins (Allier), Gannat, Montluçon, Limoges et Clermont-Ferrand, des billets aller et retour de 1<sup>re</sup> classe pour Madrid, au prix réduit et uniforme de 200 francs, avec faculté d'arrêt : en France, à Bordeaux, à Bayonne et à Hendaye; et, en Espagne, à tous les points du parcours.

Ces billets seront valables pendant 20 jours et donneront aux voyageurs la faculté de prendre le train de luxe Sud-Express, à la condition de payer en outre du prix ci-dessus, le supplément complet, c'est-à-dire 50 % du prix des billets à plein tarif.

## CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

### Services rapides entre PARIS et BARCELONE. — Billets directs.

Enregistrement direct des bagages. — Trajet rapide en 23 heures 3/4

La Compagnie P.-L.-M. a organisé des services rapides permettant d'effectuer le trajet de Paris à Barcelone, et vice versa, via Lyon, Cette, en 23 heures 3/4.

ALLER. — Départ de Paris, les lundis, jeudis et samedis à 8 h. 55 matin; arrivée à Narbonne le lendemain à 1 h. 51 matin, à Perpignan à 3 h. matin et à Barcelone à 8 h. 33 matin.

RETOUR. — Départ de Barcelone les lundis, jeudis et samedis à 6 h. soir, de Perpignan les lundis à minuit 23, de Narbonne à 1 h. 45 matin; arrivée à Paris à 5 h. 55 soir.

Les autres jours de la semaine, les trains de Paris à Barcelone partent de Paris à 8 h. 55 matin et arrivent à Barcelone à 10 h. 20 matin et ceux du retour partent de Barcelone à 1 h. 45 soir pour arriver à Paris à 5 h. 55 soir.

Dans le train partant de Paris à 8 h. 55 matin circule un wagon-restaurant entre Paris et Tarascon, et entre Paris et Cerbère, une voiture directe comprenant 3 compartiments de 1<sup>re</sup> classe et un compartiment de coupé-lits.

Dans le train arrivant à Paris à 5 h. 55 soir circule également entre Cerbère et Paris une voiture directe comprenant 3 compartiments de 1<sup>re</sup> classe et un compartiment de coupé-lits. Ce train prend à Cette les voyageurs de 2<sup>e</sup> classe pour Paris.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par le Figaro illustré sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.



CLAUDE MONET



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1895 by Boussod, Valadon & Co.

LES GLAÇONS

Ayuntamiento de Madrid









# Ne suivez pas les Femmes

PAR TANCRÈDE MARTEL

L'ESPAGNE, un bien dangereux pays, — nous dit le peintre Hermitte, celui-là même qui vient de divorcer avec tant d'éclat, — n'y allez pas, au nom du ciel ! et tenez, les voici, mes preuves...

J'étais à Madrid, un de ces derniers hivers, et je me proposais d'y faire un court séjour pour aller voir ensuite le Maroc, lorsqu'une aventure singulière vint renverser toutes mes combinaisons.

Je logeais depuis deux jours *Hôtel de Madrid*, calle Mayor, mais la paresse m'avait à peu près retenu tout le temps chez moi. Les musées étaient encore fermés par les solennités de la Noël, quand l'idée toute naturelle me vint, l'après-midi du 27 décembre, de sortir pour flâner. Un londrès aux lèvres, les mains dans les poches de mon pardessus, je déambulai environ une heure par les rues sans trouver figure qui me revint. Enfin, sur les cinq heures, place de l'amiral Topète, je crois, je me rencontrai nez à nez avec le plus ravissant minois que j'eusse encore aperçu depuis Hendaye.

Grande, blonde, élancée et distinguée, la dame, qui me parut être une authentique Castillane, portait la toilette de nos Parisiennes. Elle était donc vêtue à la *francesa*, comme on dit là-bas, et semblait fort pressée d'arriver chez elle. A ses côtés, marchait une femme de quarante ans, aux gros traits, l'allure commune, habillée comme les servantes espagnoles. Quelque camériste, sans doute. Comme la maîtresse paraissait fort jolie, un instant j'abusai de ma qualité d'étranger pour lui adresser au passage je ne sais plus quel compliment banal. Elle me regarda fixement, parut très scandalisée, autant que l'abondance des passants, qui nous heurtaient tous les trois à chaque instant, et la lumière tremblotante des boutiques me permirent d'en juger. Puis, elle murmura une ou deux phrases à sa compagne, dans la langue de Calderon, et toutes les deux précipitèrent leur marche.

En ce temps-là, je ne savais pas un traître mot d'espagnol. Je feignis donc de me méprendre sur les réflexions de cette ravissante promeneuse, et je la suivis bravement par des quartiers et des *manzanas*, ou pâtés de maisons, qui m'étaient parfaitement inconnus. Tout à coup, mes deux femmes s'arrêtèrent devant la porte d'une très belle habitation de la calle de la Montera, non loin de la fameuse Puerta del Sol. La servante entre la première : je m'approche rapidement, la jeune dame disparaît aussitôt sous la voûte, et me jette un regard plein de colère en me fermant la porte au nez.

« Bon ! me dis-je, je sais qu'elle loge dans le plus beau quartier de Madrid. »

Je levai la tête vers la monumentale porte cochère à cariatides, et j'ajoutai philosophiquement ceci :

« Et qu'elle demeure au numéro 32 de la rue de la Montera. »

Il faisait une nuit violette. Un léger brouillard voilait à demi la flamme des becs de gaz. Assez content de moi, je me précipitai de l'autre côté du trottoir, m'obstinant à dévisager la maison où logeait mon rêve. Après quelques minutes, je vis une lumière briller à l'une des fenêtres du deuxième étage, la croisée s'ouvrir, et j'aperçus la silhouette d'un homme, d'un grand gaillard barbu.

Une femme en mantille de dentelle noire se cachait derrière lui... Elle ! probablement *elle* ! L'homme me regardait fort attentivement ; mais je me souvins tout de suite de ce que j'avais lu dans Mérimée et ailleurs sur la férocité des maris espagnols, et je décampai rapidement. Pour comble de malheur, au sortir de ce beau quartier, je me perdis dans je ne sais quel dédale de *barrios* et de *culs-de-sac* ignobles, et ne retrouvai la calle Mayor et l'Hôtel de Madrid qu'à huit heures bien sonnées.

Le lendemain matin, la pluie me cloua chez moi. Je me fis servir un copieux déjeuner dans ma chambre. A mon second cigare, un faible soleil d'hiver apparut derrière les vitres. Comme on le pense bien, je n'avais pas oublié ma chère rencontre de la veille. J'endossai le plus élégant, le plus triomphant de mes costumes de ville, et mandai chez moi l'interprète de l'hôtel.

« Pourriez-vous me dire, mon brave, les noms des personnes qui occupent la maison numéro 32 de la calle de la Montera ?

— Sans doute, monsieur. Je ne demande au señor français que trois minutes pour le renseigner. »

Je me promenai à grands pas dans la fièvre de l'attente. Mais la porte de ma chambre s'ouvrit bientôt, et l'interprète articula :

« Monsieur, la maison dont vous me parlez est habitée par Don Gaétano de Ceppacos, contre-amiral en retraite et ancien membre des Cortès, à ce qu'assure le *Guide aristocratique de Madrid*. »

— Merci. »

Il ne m'en fallait pas davantage pour le moment.

Je mis de nouveau le nez dans la rue, et j'aperçus à la porte de l'hôtel, se pavanant sur le trottoir, la latte au flanc, devant une voiture arrêtée, un superbe *guardia civil*. Comme c'était le premier que je voyais, je m'attardais à le contempler quand l'idée me vint d'en enrichir mon album de voyage. Le croquis à peine ébauché, l'on frappait à ma porte.

« Entrez ! »

L'interprète reparut, me regarda en dessous, se mordit les lèvres, leva les yeux au plafond d'un air assez embarrassé, et finit par me déclarer que « deux messieurs » désiraient me parler.

« C'est bien. Faites entrer. »

L'honnête serviteur ne revenait pas de mon calme.

« Vraiment, monsieur, vous allez les recevoir... comme ça... ?

— Allez au diable, maître Philippe ! lui criai-je en perdant patience. Mais auparavant introduisez ceux qui demandent à me voir. »

Mon interprète tourna les talons.

J'entendis alors dans le couloir un bruit d'escarpins vernis, et je vis pénétrer dans ma chambre deux inconnus, fort correctement vêtus et gantés, — à coup sûr des Castillans, car tous deux avaient chevelure brune et crépue, teint bistré, et portaient le légendaire petit poignard, en guise d'épingle, à leur cravate. Je m'avançai en saluant et montrant deux chaises à mes visiteurs. Ils me rendirent un grand salut, s'assirent bien en face de moi, se consultèrent de l'œil, raides, empesés, froids et graves dans la redingote de drap noir. Le plus âgé, qui paraissait trente-six ans à peine, la rosette d'Isabelle à la boutonnière et je ne sais quoi de rigide, de mili-



taire dans l'attitude, m'adressa bientôt la parole en excellent français :

« C'est bien à monsieur Hermitte que nous avons l'honneur de parler, n'est-ce pas ? »

— Parfaitement, messieurs.

— Monsieur Joseph-Félix Hermitte, trente-trois ans, né à Paris ?

— On ne peut plus vrai, messieurs.

— Artiste peintre, chevalier de la Légion d'honneur ?

— Ce dernier détail, quoique exact, — répondis-je un peu agacé, — est sans importance aucune. Tous les peintres français sont décorés.

— M. Hermitte arrive de Burgos, n'est-ce pas ? dit alors le plus jeune des deux Espagnols, un charmant homme, quoique l'air bien lugubre pour ses vingt-cinq ans.

— Oui, messieurs... Me ferez-vous l'honneur de me dire... ?

— Monsieur, nous venons procéder à votre arrestation par ordre de S. M. la Reine. »

Tous deux s'étaient levés. Je partis sur le champ d'un franc éclat de rire, ce qui fit froncer le sourcil à mes inconnus.

« Voilà bien les Français ! s'écria l'homme à la rosette.

— Voilà bien les Espagnols ! répliquai-je joyeusement. Puis-je apprendre de vous, messieurs, en quoi j'ai manqué aux lois de votre beau pays ? »

Et disant cela, j'avoue que je songeais un peu à ma chasse féminine de la veille, à la jolie figure trop tôt disparue sous la porte de certaine maison de la Montera. Ce qui mit dans mes yeux une bonne pointe de malice. Ajoutez que je me carrai dans mon fauteuil, le cigare à la bouche, devant un flacon de liqueur des Iles, et que j'avais l'air fort peu disposé à me laisser prendre au collet.

« *Buen muchacho !* » bredouilla l'un de mes Espagnols.

Sur ces mots, les deux hommes se rassirent gravement, le chapeau à la main, en parfaits cavaliers. Le jeune sortit de sa poche un petit calepin rouge, poussa le coude à l'autre, et je m'entendis dire froidement, sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

« Monsieur Hermitte, vous êtes un agent carliste, un conspirateur... »

— Monsieur !

— Pardon. Mes ordres sont précis, et mes instructions n'autorisent aucune discussion avec vous. A Paris, si je conspirais contre le Président de la République, vous me rendriez la pareille. Mais, monsieur, vous êtes Français, j'aime votre nation. De plus, vous êtes artiste et homme du meilleur monde. Mon collègue, don Conrado, inspecteur de la Sûreté royale, — que j'ai l'honneur de vous présenter : c'est lui qui a arrêté Galeote, l'assassin de l'évêque de Madrid, — don Conrado et moi, dis-je, nous allons vous traiter avec tous les égards possibles. Mais il faut nous suivre ! c'est l'ordre de M. le préfet de police, ou plutôt de S. M. la Reine régente, ajouta le décoré avec onction.

— Messieurs, il y a méprise, me risquai-je à dire, car je perdais un peu de mon sang-froid... Et d'abord, qui êtes-vous, vous-même ? »

L'homme à la rosette articula posément : « Capitaine de garde civile, ce que vous nommez en France la gendarmerie.

— Bien, monsieur. Et maintenant, avez-vous un mandat ? On n'arrête pas ainsi, même en Espagne, pays bizarre, à ce que je vois, un touriste, un étranger, sans un ordre écrit. D'ailleurs, je me réclame de mon ambassadeur, M. Cambon, que j'ai l'honneur de connaître un peu. »

Le jeune inspecteur prit alors la parole :

« *Hombre, no se puede...* Oh ! pardon, monsieur, l'interprète nous a dit que vous ne parliez point notre langue... Monsieur, vous nous excuserez sans doute de ne pas satisfaire à vos désirs, quand vous saurez que la section politique du service-mayor de la

Sûreté royale n'opère jamais sur mandat écrit. Nous n'avons donc point de mandat. La réquisition verbale du préfet de police nous suffit. Quant à votre ambassade, elle est déjà avisée et s'est bornée, selon l'usage, à vous déclarer d'avance innocent, mais en laissant toute procédure et prise de corps s'établir. A partir de ce moment, vous êtes, monsieur, en état d'arrestation... Au nom de la loi, nous vous sommons de nous suivre ! »

Le capitaine revint à moi : « D'où arrivez-vous ? »

— De Burgos.

— N'avez-vous pas acheté dans cette ville un béret de drap rouge ?

— Sans doute. Le voici. »

Et je montrai du doigt, traînant sur une chaise, la coiffure incriminée.

« Votre affaire est plus grave que je ne le pensais, me dit amicalement le capitaine. N'importe ! vous allez être traité en caballero.

— En caballero ou autrement, je me refuse à vous suivre. »

Mes deux interlocuteurs s'interrogèrent du regard. L'inspecteur adressa à son compagnon un léger signe de tête ; puis me dit assez insolamment :

« Vous jouez là un jeu dangereux, monsieur l'artiste. De plus empanachés que vous s'y sont cassé les reins. Ne nous forcez pas à employer la... »

— Quoi ! fis-je en abandonnant mon fauteuil, parce que j'ai acheté ce béret, S. M. la régente se trouve offensée, on vient m'empoigner comme un malfaiteur ! C'est trop bête, à la fin. Mais, messieurs, tous les Français de passage à l'hôtel de la *Rafaela*, à Burgos, achètent un béret rouge chez le vieux Pepe, tout simplement parce que l'hôtelier, qui vous recommande cette emplette, est le propre frère du marchand de bérets. Cela fait partie des curiosités de la ville, au même titre que la cathédrale et la statue, d'ailleurs fort laide, de Charles III.

— Au nom de la loi, s'écria l'inspecteur, je saisis le béret. Le béret sera mis sous scellés comme pièce à conviction. »

Le capitaine tira sa montre. Je compris qu'il fallait me résigner au contretemps fâcheux d'une arrestation. Sûr de mon innocence, ne connaissant personne à Madrid, si ce n'était un diplomate qui m'avait déjà lâché, à en croire mes visiteurs, rassuré par l'excellente tenue des deux fonctionnaires de M. Sagasta, je fis rapidement mes préparatifs de départ. A tout hasard, je glissai dans ma poche un rouleau de cinquante louis. Je sonnai le maître de l'hôtel et payai ma note séance tenante. L'excellent homme parut abasourdi. Même, avant de se retirer, il dit timidement à l'officier en bourgeois quelques mots étrangers, parmi lesquels je surpris au vol celui d'*inocentada*.

« Oh ! oui, mon cher hôte, je suis innocent, vous pouvez le dire.

— Monsieur Hermitte, l'heure est venue, fit l'obstiné inspecteur. Notre profession a ses exigences. Encore une fois, pardon ! Vos malles sont bien fermées, n'est-ce pas ? Vous avez les clés ? »

— Parfaitement.

— N'oubliez rien d'indispensable ici, nous en serions désochés... Tenez, prenez donc votre album, il vous servira pendant votre détention. Nous avons à la porte une voiture dans laquelle vous allez prendre place avec le capitaine pendant que je poserai les scellés ici, formalité que la loi m'autorise à accomplir sans le concours d'aucun alcade. Le garde civil qui est en bas, en uniforme, montera sur le siège à côté du cocher. Moi, je vous rejoins dans cinq minutes. »

Je pris ma sacoche, mon portefeuille, et je descendis avec le capitaine les trois étages de l'hôtel, sans comprendre un traitre mot à mon aventure. Le garde civil dont j'avais commencé le portrait était déjà sur le siège. Bientôt reparut l'inspecteur, et





nous nous serrâmes tous les trois dans un fiacre dépourvu de strapontin, comme la plupart des fiacres de Madrid. Je pris des havanes dans mon porte-cigares et, avant d'allumer le mien, j'en offris un à chacun de mes voisins.

« Où me conduisez-vous, messieurs ? »

— A l'hôtel particulier de M. le préfet de police, où vous allez être détenu, en attendant votre interrogatoire. On vous traite en conspirateur sérieux.

— Diable ! murmurai-je.

— Votre affaire a pris une mauvaise tournure depuis l'aveu du béret, déclara don Conrado. Les notes de police qui vous con-

cernent sont des plus graves. Fâcheuse chose que la politique ! Les beaux-arts ne vous suffisaient donc pas ? »

Le militaire me regardait alors avec curiosité, d'un air sympathique, mais sans que le moindre muscle de sa physionomie bronchât. Il était évident qu'il voyait en moi un habile et dangereux conspirateur, sous les dehors insouciant d'un artiste et la bonhomie d'un Parisien. Le brave homme hocha la tête. Pendant que le fiacre roulait sur le mauvais pavé de Madrid, l'officier me disait ceci :

« Monsieur, j'aime les Français, je vous le répète, et je vous plains de tout mon cœur. Sitôt l'ordre de vous arrêter, j'ai quitté



mon uniforme et me suis mis en bourgeois, afin d'atténuer un peu le scandale d'une prise de corps en plein jour. Un complot, c'est épouvantable par le temps qui court, et l'on dit M. Sagasta peu tendre pour les carlistes... et leurs affiliés. Songez au duc de Séville, un cousin de Sa Majesté pourtant, qu'on a mis aux galères comme un manant ! Il est probable qu'on voudra vous écrouer demain à la Prison-Vieille, où sont les détenus politiques, les comploteurs de haut vol... Au nom du Christ, monsieur, n'y allez pas ! vous y seriez fort mal. Faites demander pour vous, par votre ambassadeur, une cellule à la *Carcelo Model*... Vous qui êtes peintre, vous verrez au greffe, pendant les formalités de l'écrou, une *Adoration* de Murillo, de toute beauté, quoique un peu petite...

— Nous arrivons, » prononça l'inspecteur.

Je descendis de voiture, et demeurai stupéfait, anéanti, mais du même coup fixé sur l'origine de ma mésaventure : j'étais devant le propre numéro 32 de la calle de la Montera.

« Je comprends tout, me dis-je en serrant les poings de colère. J'ai suivi, hier, sans m'en douter, la femme d'un haut fonctionnaire de la police, peut-être même d'un ministre. La dame a jase, et le mari veut m'intimider... Nous verrons bien. »

Nous entrâmes tous les trois dans la maison. On me fit monter deux étages, et l'on finit par me déposer dans une assez grande et belle chambre, meublée à la mode du temps de Philippe V. Un bon feu flambait dans la cheminée.

« Monsieur, dit le capitaine, vous trouverez ici tout ce qui est nécessaire à vos besoins personnels. Un dîner vous sera servi à six heures, ou plus tôt, si vous le désirez ; mais je ne crois pas que votre interrogatoire puisse commencer aujourd'hui. Bon courage et prenez patience. »

Je serrai la main des deux galants hommes qui m'avaient accompagné, et j'entendis qu'on fermait la porte sur moi, à double tour. Puis, tout en mâchonnant mon cigare, je me mis à songer à l'inconvénient de suivre les jolies femmes de Madrid, — surtout les femmes politiques. Et elle ! elle ! dire qu'elle habitait la mai-

son où j'étais provisoirement détenu ! Brusquement, alourdi par toute cette aventure, ennuyé de ma réclusion, je m'endormis devant le feu...

\*\*\*

Quand je m'éveillai, la pendule marquait six heures. J'entendis un grand bruit de pas et de voix derrière la porte, que l'on essayait de forcer.

Des bottes éperonnées sonnaient sur le parquet, des lames de sabre sursautaient dans des fourreaux. Des exclamations mêlées à des jurons de corps de garde, m'arrivaient aux oreilles. Puis, le vacarme se tut : une main décidée, énergique, — la main de la justice, pensais-je, — s'abattit sur la clé. La porte de mon maussade séjour s'ouvrit enfin.

« Y es hora ! »

C'était le capitaine des gardes civils qui venait de montrer de nouveau sa loyale et mâle figure. Derrière lui, les deux battants grand'ouverts me permettaient d'apercevoir une double haie de soldats, la carabine au poing.

« Monsieur Hermitte, je suis vraiment confus, désolé, navré de ce qui vous arrive... je... »

— Eh bien ! que vous disais-je, mon cher capitaine, — répondis-je allègrement en présence de l'embarras de mon homme. On a donc enfin compris en haut lieu que je ne suis point le terrible conspirateur que l'on soupçonnait ! Je suis rendu à Madrid, ou plutôt Madrid m'est rendu. Allons, ne parlons plus de rien, mon cher monsieur... Je vois que vous m'apportez la clé des champs : je vous dispense de me faire des excuses. »

Pendant que je parlais, l'officier avait changé de couleur. Aux derniers mots, le rouge vif empourpra sa face. Alors, après un visible effort plein de dignité et de noblesse, — un effort qui m'alla droit au cœur, — il laissa avec émotion tomber de ses lèvres les phrases sèches et coupantes que voici :

« Pardonnez-moi, monsieur, je ne vous fais point d'excuses.



Je n'en ai nullement le mandat, — ce que j'ai peut-être le droit de regretter, car, depuis votre arrestation, le calme, le sang-froid, la courtoisie, ne vous ont nullement abandonné... Tenez-moi, malgré la pénible mission que j'accomplis, pour votre véritable ami, le seul que vous ayez dans Madrid... »

Ce verbiage me déplut profondément, et je crus comprendre que mes affaires s'étaient gâtées pendant mon sommeil. Mais je voulus éviter le ridicule de paraître poltron aux yeux d'un soldat éprouvé. Je parvins à rester maître de moi, et fis appel, encore une fois, aux plus douces cordes de mon organe :

« Dînerai-je, capitaine ? »

— Vous dinerez, j'en suis bien convaincu, mais pas avant votre interrogatoire. »

Et le pauvre homme m'expliqua la cause de sa réapparition : « Une dépêche de la section politique du service de la Sûreté royale venait d'arriver, ordonnant mon prompt interrogatoire ; d'autres Français et pas mal d'Espagnols avaient été arrêtés dans la capitale ; on tenait tous les fils du complot, maintenant... Bref, le pouvoir central exigeait que les choses marchassent rondement. Peut-être même ferait-on quelques exécutions sommaires. » Conclusion : on allait me remettre en fiacre, me transporter à deux lieues de là, dans une maison occupée par la cour martiale. « Et quand on proclamera votre innocence, ajoutait avec orgueil le capitaine, la même voiture nous ramènera et j'aurai l'honneur de vous offrir à dîner chez le meilleur traiteur de la Puerta del Sol. »

C'en était trop : le sang m'affluait à la gorge.

« Le diable emporte votre police et la Sûreté royale et vos stupides et ombrageux hommes d'Etat ainsi que vos lois de cannibales ! » m'écriai-je d'un ton indigné.

Mon officier baissa la tête.

« Qu'y puis-je ? Je suis militaire, j'obéis à mes chefs. Le contraire serait forfaiture... Monsieur, je me nomme Don Maximiliano de Moccambas ; j'ai dix-sept ans de bons et loyaux services, et j'ai quitté, avec le grade de lieutenant, les hussards de la princesse, — un corps d'élite, que vous connaissez probablement de réputation. Je suis le petit-cousin du très brave et très regretté maréchal Concha, et le grand Moriones m'a protégé. Ne me privez donc pas de votre estime... Il m'est pénible, croyez-le, d'avoir à vous déranger de nouveau. »

— Partons !

— *Y és hora !* partons ! »

Une minute après, nous remontions en voiture. Sept ou huit gardes civils caracolaient autour du véhicule.

« Les prisonniers d'Etat ne vont à la cour martiale que sous bonne escorte, me dit don Maximiliano. Acceptez avec résignation cette dernière épreuve. Buvez votre arrestation jusqu'à la lie. »

J'allumai un cigare sans répondre et trop indisposé contre l'Espagne pour en offrir un à mon compagnon.

« Avez-vous vu leurs chevaux ? Ce sont des bêtes de valeur. Les hommes sont fort beaux aussi. Je les ai choisis tels, afin de vous faire honneur. »

— Un honneur dont je me serais bien dispensé.

— Ah ! monsieur, reprit don Maximiliano, que votre gendarmerie française est une belle troupe ! Je l'ai vue à l'œuvre, à Bordeaux, il y a trois ans. Mais nos gardes civils à nous sont les dignes cadets de vos gendarmes. S'ils avaient votre bancal modèle 1823, au lieu d'une latte trop lourde pour la riposte... »

Le capitaine s'aperçut du peu d'attention que je prêtai à ses paroles, et s'en montra légèrement choqué.

« Je renonce à vous distraire, » fit-il.

La nuit était épaisse et noire. Nous avions depuis longtemps dépassé les portes de Madrid. Le fiacre tourna à droite, puis s'engagea dans un large sentier que bordait une prairie. Au loin, à l'horizon, se montraient des lumières. La faim commençait à me torturer. — « Quel tas de crétins que ces policiers d'Espagne, me disais-je. Le dernier de nos gardiens de la paix montrerait plus de perspicacité. »

La voiture s'arrêta net devant un piquet de soldats de la ligne. Le capitaine m'invita à descendre, ce que je fis avec joie, tant il me tardait d'en finir avec mon grotesque rôle de prisonnier politique. Un sergent se détacha du groupe armé qui nous barrait la route et s'entretint pendant trois minutes avec mon compagnon.

Don Maximiliano me rejoignit bientôt.

« Stupide chose qu'un complot ! J'en suis à me demander

comment vous, un artiste ! un homme calme ! un cœur paisible ! vous avez pu vous mêler à tout cela. »

A peine achevait-il, qu'une formidable détonation ébranla l'espace.

« Du courage, me dit à voix basse don Maximiliano, du courage ! »

— J'en ai, répondis-je, mais m'expliquerez-vous... ? »

Une seconde détonation retentit. Le capitaine me serra nerveusement la main et me regarda fixement.

« Il n'y aura plus d'interrogatoire. Sur le désir qu'en a exprimé S. M. la Reine, le préfet de police, d'accord avec le capitaine général de Madrid, a suspendu la procédure usitée en pareil cas. La ville est en état de siège. On agit, on agit vite, comprenez-vous ? L'article 142 de la loi de Sûreté générale du royaume permet cette navrante et expéditive rigueur... ces épouvantables exécutions... »

Je reculai de quelques pas, l'âme soulevée d'horreur et de dégoût.

« Ainsi ce que j'ai entendu... ? »

— C'est la loi, la barbare loi... Quatre des plus dangereux



parmi les conspirateurs arrêtés aujourd'hui viennent de tomber sous les balles. »

Pour la troisième fois, l'air fut déchiré par le crépitements d'un feu de peloton.

« Deux autres : Pepe Boscarel, alférez d'infanterie, et Antonio Vategan, un *chulo* qui eut son heure de célébrité... Au nom du ciel ! remontez en voiture ! reprit le capitaine. Voici les civières qui reviennent chargées de leurs corps tout sanglants. Je vais baisser les stores, afin de vous épargner ce répugnant spectacle. »

Cinq ou six minutes s'écoulèrent, cinq siècles pour moi. J'avais obéi comme un enfant et, pelotonné au fond de la voiture, je ne pensais plus qu'à mon tableau inachevé du prochain Salon. Oui, nous voilà bien, nous autres peintres : la vanité de mon art me revenait à cette heure d'agonie...

« Les civières sont passées. Je vois la cagoule du dernier moine. »

Que m'arriva-t-il après ces derniers mots de don Maximiliano ? Je n'en ai plus qu'un vague souvenir. Le fiacre avait repris sa course folle, des soldats m'en avaient fait redescendre, j'avais cru entendre la voix de leur chef me dire d'un ton navré : « Voulez-vous accepter, monsieur, les secours d'un prêtre espagnol ? » et je m'étais trouvé tout seul, après quelques marches d'escalier pé-



niblement montées, dans une sorte de vilaine petite antichambre, mal éclairée et meublée à la diable.

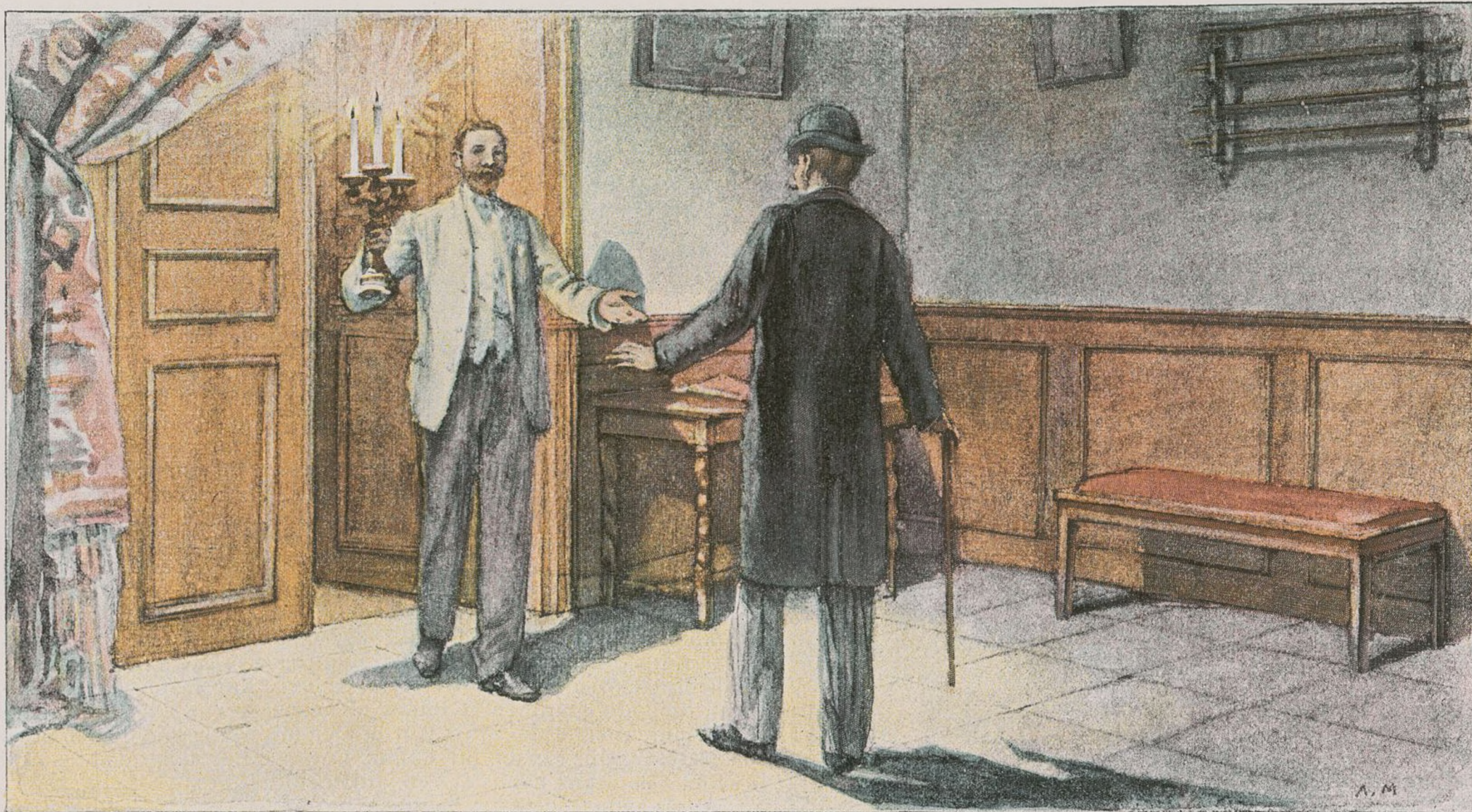
« Oui, ruminai-je, mon tableau sera superbe ! Bouguereau, Bonnat et bien d'autres en rugiront de dépit. »

Huit heures sonnèrent au loin, au clocher de quelque village...

Tout à coup, une voix joyeuse, bien française et bien parisienne celle-là, clama à tue-tête :

« Ordre de surseoir à l'exécution. Gardes, amenez le prisonnier ! »

— Où suis-je ? criai-je à l'instant même où la porte s'ouvrait.



— Où tu es, vil conspirateur ? Dans le château de mon beau-père ! »

Je me levai vivement et je reconnus, venant à moi, porteur d'un candélabre, mon vieux camarade de collège Michel de Flayosc, l'homme le plus gai que j'aie jamais connu.

« Comment c'est toi, Michel, mon vieux Michel ! »

— Moi-même.

— Et moi, qui te croyais consul à Malaga !

— Non, mon cher, finis les raisins... J'étais second secrétaire ici, à Madrid, mais j'ai donné ma démission pour me marier avec... une charmante Espagnole qui n'a pas l'air de te déplaire, mon gaillard, car tu l'as suivie hier. Oh ! je t'ai bien vu de ma fenêtre... Alors, pour te punir, ma femme et moi nous t'avons fait mettre en état d'arrestation.

— Pas possible ! m'écriai-je.

— N'est-ce pas que la farce est bonne, quoique un peu longue ? Tu ne t'en iras d'ici que dans un mois, je t'en préviens. Nous te gardons. Et puis, comme nous jouons en ce moment la comédie de salon, tous les proverbes de Musset, il nous faut un jeune premier, un Perdican et un Fantasio sérieux. Ce sera toi.

— Je n'en reviens pas ! répondis-je à la fois ravi, confus et fâché.

— Hein ! rester dix ans sans se voir et se jouer des tours pareils, c'est canaille, n'est-ce pas ? reprit Michel. D'ailleurs, tu vas faire un excellent dîner pour te remettre de tes émotions. J'ai un valdepenas qui me vient de la cave de mon beau-père l'amiral, un valdepenas !!!

— Oui... Mais les trois feux de peloton ?

— A blanc, pour te bronzer le caractère.

— Charmant ! Et les soldats, les civières, le sergent, la force armée arrêtant ma voiture ?

— Décor militaire combiné par nous tous et réalisé grâce à quelques troupiers intelligents qui vont fumer des havanes pendant huit jours.

— Exquis ! Et le capitaine qui m'a arrêté ?

— Mon beau-frère, un ingénieur distingué et, de plus, comédien-amateur d'un réel talent. Notre rôle de genre.

— Mais l'inspecteur don Conrado ?

— Autre beau-frère. Conseiller au ministère du fomento. Joue les jeunes magistrats.

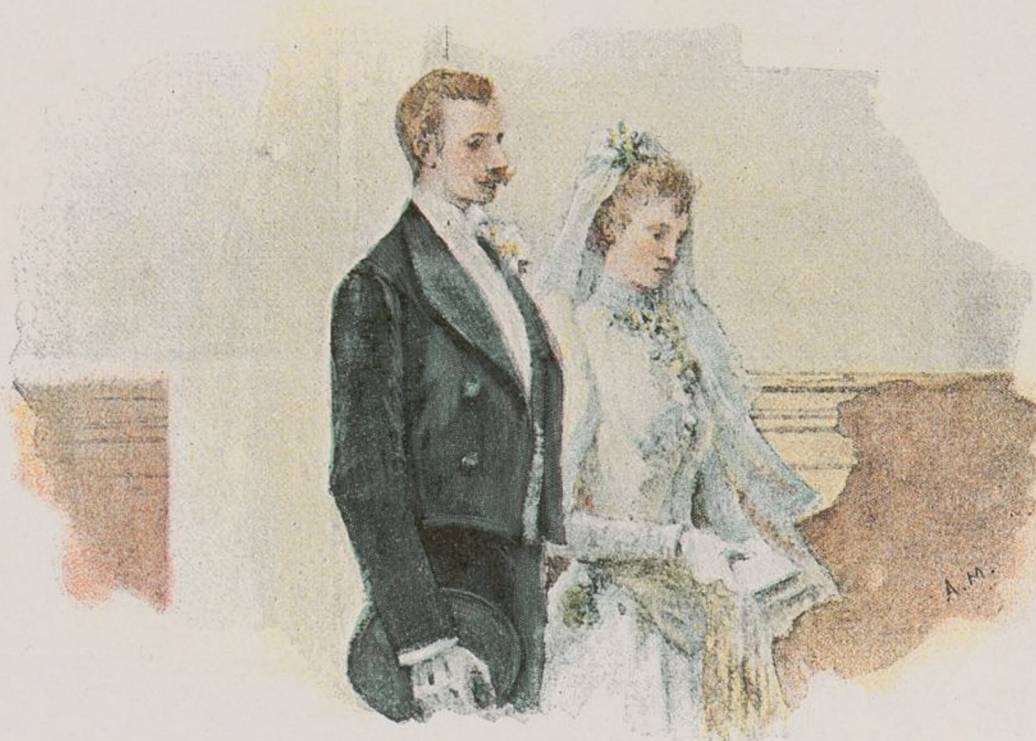
— Mais le soldat en uniforme ?

— Authentique, archi-authentique. Prêté par le colonel des gardes civils, qui est fort de nos amis... Ecoute, continua Michel, nous t'avons fait, à nous quatre, ce qu'on nomme ici une *inocentada*, comme qui dirait un poisson d'avril, — du 28 décembre. A Madrid, tout est permis, ce jour-là, jour des S. S. Innocents... surtout entre vieux amis. Allons, viens ! la vicomtesse t'attend au salon. Nous allons rire ! »

... Trois mois après, j'étais marié à la propre sœur de la vicomtesse de Flayosc. L'Espagne, un dangereux pays, n'y allez pas.

TANCRÈDE MARTEL.

(Illustrations d'Adrien Moreau).





# LA FILLE DE L'EMPEREUR ET LE PÊCHEUR

## — LÉGENDE ROUMAINE —



Il était une fois ce qu'on ne verra plus, et, si ce n'était pas arrivé, on ne l'aurait pas raconté; quand le tout petit peuplier donnait des poires et le saule des violettes; quand les ours se battaient les flancs de leur queue; quand loups et moutons s'embrassaient fraternellement; quand on ferrait les puces avec quatre-vingt-dix-neuf livres de fer à chaque pied, et qu'elles s'élançaient au fin fond du ciel pour nous en rapporter des contes; quand les mouches savaient écrire sur les murs :

Plus menteur de tous qui ne le croira,  
La cuillère au nez de qui dormira !

On dit donc qu'il y avait une fois un pêcheur, pas tout à fait des plus pauvres. Il était jeune et avait la moustachette comme un épi de blé, et les cheveux comme un champ d'avoine mûre quand il fait grand vent. Et il était très beau.

Venait-il à passer, portant des mannes de poisson, devant le konac, la fille de l'empereur l'envoyait appeler, lui achetait tout son poisson et en donnait dix fois ce que ça valait. Tant d'argent avait tourné la tête à notre pêcheur; toutes les fois donc qu'il avait de la marchandise bonne et fraîche, il passait devant le konac, en criant: *Pesce, pesce!* (poisson, poisson!) et la fille de l'empereur ne manquait jamais de le lui prendre.

Un jour, la fille de l'empereur, en payant son poisson, pressa doucement la main du pêcheur, qui devint rouge comme betterave, baissa les yeux et salua timidement la princesse, en se tordant la moustache. Ensuite la fille de l'empereur se mit à converser avec lui et apprit qu'il était célibataire. Il avait répondu gentiment à toutes les demandes qu'elle lui avait adressées; et, comme il était plaisant à voir et bien tourné, la fille de l'empereur se prit d'affection pour lui et lui donna une bourse pleine d'argent, pour qu'il s'achetât de beaux habits et s'en vint ensuite la voir chez elle.

Après avoir acheté des habits de boyard et s'en être vêtu, le pêcheur vint donc se montrer à la fille de l'empereur. Il s'en fallut de peu que celle-ci ne le reconnût pas, tellement par sa démarche et son aspect il ressemblait à un grand boyard. Aussi, ne pouvant retenir le feu qu'elle avait au cœur, elle lui déclara qu'elle voulait l'épouser. Le pêcheur hésitait un brin, car il sentait qu'un tel morceau n'était pas fait pour sa bouche. Mais quand il vit qu'elle y tenait si fort, il finit par y consentir, en rougissant et en regardant tout le temps son bonnet qu'il tortillait dans ses mains.

L'empereur n'aimait pas beaucoup ce mariage; mais comme il chérissait débonnairement sa fille unique, il se laissa fléchir par ses prières. La fille de l'empereur donna une bourse pleine d'or au pêcheur et lui dit d'aller s'acheter des habits encore plus beaux, des habits d'empereur. Le pêcheur s'en revint avec des habits tout tissés d'or et la jeune fille alla le montrer à son père, qui les fiança aussitôt.

Peu de jours se passèrent, et on leur fit des noces impériales. Lorsque les époux se mirent à table, on leur apporta, suivant l'usage, un œuf à la coque, dont ils devaient goûter tous les deux. La fille de l'empereur, quand son mari voulut y tremper son pain, l'en empêcha, en disant: « Un moment, mon cher! c'est à moi à tremper la première; car moi, je suis une fille d'empereur, et toi, tu n'es qu'un petit pêcheur de rien du tout! »

Le pêcheur ne souffla mot, mais il se leva de table et disparut. Les convives, ignorant ce qui s'était passé, se regardaient avec étonnement et s'interrogeaient là-dessus. Aucun, bien sûr, ne savait que le mari de la fille de l'empereur eût été un pêcheur.

La fille se mordit les lèvres et se repentait de son étourderie. Elle mangea, mais comme si elle eût rejeté les morceaux par-dessus l'épaule: pas une bouchée ne lui allait au cœur. Après le repas, elle se retira dans sa chambre; mais elle ne put fermer les yeux de la nuit, car le sommeil ne venait pas, tant elle était triste; et, comme elle pensait toujours à son mari, elle maigrissait de ne pas obtenir de lui ce qu'elle désirait. Ce qui excitait surtout son dépit, c'est qu'il l'eût quittée sans rien dire.

Le lendemain, elle alla trouver l'empereur et lui dit qu'elle partait à la recherche de son mari, tant l'amour la pressait. L'empereur, fort ennuyé, voulait l'en dissuader, mais elle passa outre et partit.

Elle parcourut la grand-ville, cherchant en haut, cherchant en bas, et ne trouvant nulle part. Elle alla donc de ville en ville, de bourgade en bourgade, et elle apprit enfin que son mari était en service dans une auberge.

Aussitôt qu'elle l'eut trouvé, elle alla droit à lui et commença à lui parler; mais le pêcheur, faisant semblant de ne pas la connaître, détourna la tête, ne lui répondit mot et vaqua à ses affaires. Elle le suivit et le supplia de lui dire au moins une petite parole, mais en vain.

L'aubergiste, voyant que son serviteur travaillait tout de travers à cause de l'étrangère, dit à celle-ci: « Que ne laisses-tu mon serviteur faire tranquillement sa besogne. Si tu es une femme de bien, aie l'obligeance de déguerpir de par ici! Ne vois-tu pas, au surplus, que ce pauvre garçon est muet comme un poisson? » — « Pas plus muet que le coq de tes poules! » s'écria-t-elle. C'est mon mari, qui, pour une faute que j'ai commise, m'a laissée et s'est enfui le jour des noces! »

Tous les hommes de l'auberge furent émus en entendant ces paroles,



car la jeune femme n'avait pas l'air de plaisanter; mais le patron se refusa à croire pareilles sornettes, car, disait-il, bien qu'un homme soit moins bavard qu'une femme, il n'est pourtant pas possible que, sachant parler, il se tienne coi pendant toute une longue semaine.

Et, à la vérité, tout le monde de par là connaissait pour muet ce garçon, arrivé depuis une huitaine de jours; on ne s'entendait avec lui que par signes, mais on l'aimait déjà pour son activité. Alors la fille de l'empereur gagea avec la compagnie qu'elle saurait le faire parler avant trois jours révolus, à la condition qu'on lui permit de rester avec lui; sinon elle consentait à être pendue.

Le logophète dressa un contrat qu'on montra au gouvernement, et on somma la femme de tenir sa promesse, dûment enregistrée. L'accord étant fait, le terme des trois jours commença le lendemain.

Le pêcheur ne savait rien d'abord de toutes ces histoires; il en eut vent ensuite, et la fille de l'empereur le tourmenta continuellement: « Mon bien-aimé, disait-elle, mon petit œil, je sais combien j'ai été coupable; mais je t'ai pris pour mon homme parce que je t'aimais, et je promets de ne plus te chagriner; consens à me dire un mot, le plus petit mot, seulement « oui », et sauve-moi de cette honte qui me tue! Allons, âme de ma mère, je sais que tu as raison d'être fâché; j'ai été une impertinente étourdie; mais, pour l'amour que je te porte, pardonne à ta pauvre femme! »

Mais lui détournait la tête, haussait les épaules, riait d'un gros rire niais, et par moquerie faisait semblant de ne pas la connaître et de ne pas comprendre de quoi il retournait.

Un jour se passa, puis deux, et il ne souffla mot; seulement des « hi! hi! hi! », des « heu! heu! » — comme font les idiots.

Le troisième jour, la fille de l'empereur s'alarma terriblement; aussi, de quelque côté qu'allât le faux muet, elle était cousue à ses braies, le poursuivant et le conjurant de lui parler comme parle un chrétien. Le pêcheur n'y prenait garde, ou bien, lorsqu'il se sentait sur le point de fléchir et que la langue lui démangeait trop, il prenait les jambes à son cou et se sauvait, de peur que les larmes ne le trahissent, et il ne revenait au cabaret que lorsque son cœur s'était refroidi comme glace. La princesse ne cessait de lui adresser des milliers de prières qui auraient touché le cœur d'un serpent. Enfin, les trois jours se passèrent: le pêcheur n'avait pas desserré les dents.

Tout le monde s'étonnait de cette aventure. On ne parlait dans la ville que du serviteur muet et de la femme belle et gentille qui, à ce que disaient les hommes de par là, se trompait en prenant ce muet pour un autre et s'était ainsi préparé son propre malheur.

Pfi! frères! Le lendemain, la potence était dressée sur la place du marché. Tout le monde se réunit donc pour voir la fin de l'aventure. Les gens du gouvernement furent appelés à la face du pays et forcés, bien malgré eux, d'exécuter le contrat qui avait été signé. Vint le bourreau, qui appela la jeune femme pour le supplice, car elle n'avait pas tenu son engagement. Alors la fille de l'empereur se tourna encore une fois du côté de son mari et essaya de le toucher; mais ce fut comme si elle s'adressait à un pieu.

Quand elle vit et vit bien qu'il n'y avait pas de salut, elle dénoua ses nattes blondettes et se prit à se lamenter à fendre l'âme — Dieu préserve comment! — en marchant vers le lieu du supplice. Et les hommes, petits et grands, pleuraient de pitié, sans pouvoir la secourir en rien.

Mais quand elle fut au pied de la potence, avec un dernier espoir elle regarda encore une fois le pêcheur, qui était aussi venu voir et paraissait tout insensible, et elle lui sanglota: « Mon cher petit mari, sauve-moi de la mort; rien qu'un mot de toi suffirait! » Mais lui haussa les épaules et regarda bêtement un chien qui se grattait.

Le bourreau était là, une corde graissée de suif à la main. Deux valets la firent monter sur l'échelle et le bourreau lui passa le nœud coulant. Un clin d'œil, et c'en était fait de la fille de l'empereur...

Mais juste au moment où l'on allait donner un coup de pied à l'échelle et laisser la princesse pendue entre ciel et terre, le muet étendit la main et s'écria: « Holà! holà! arrêtez! »

Tout le monde resta stupéfait. Des larmes de joie coulaient des yeux de tous les présents, et le bourreau lui-même, bien que payé à la pièce, n'eut pas l'air fâché de retirer la corde du cou de la jeune femme.

Alors le pêcheur, la regardant, lui dit trois fois: « Eh bien, m'appelleras-tu encore petit pêcheur de rien du tout? » Et trois fois elle lui répondit: « Pardonne-moi, mon cher mari; je ne l'ai dit qu'une fois, et encore par bêtise d'enfant; mais je te promets bien de ne plus t'appeler ainsi! » — « Alors, s'écria-t-il, faites-la descendre, bonnes gens! C'est ma femme! »

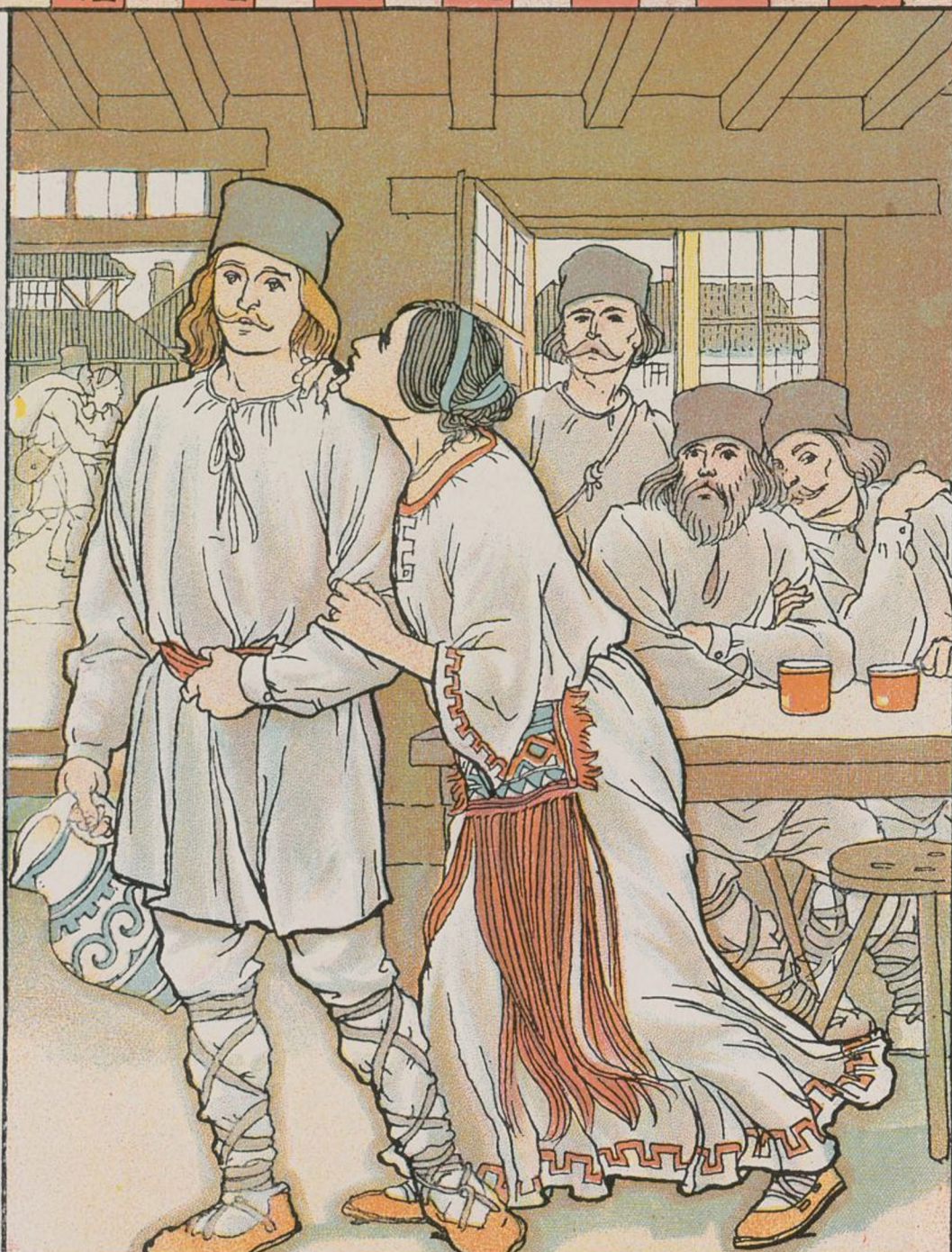
Il la prit par la main et ils partirent pour chez eux. On finit la noce, ils vécurent heureux et vivent encore aujourd'hui, à moins qu'ils ne soient morts.

Et moi,

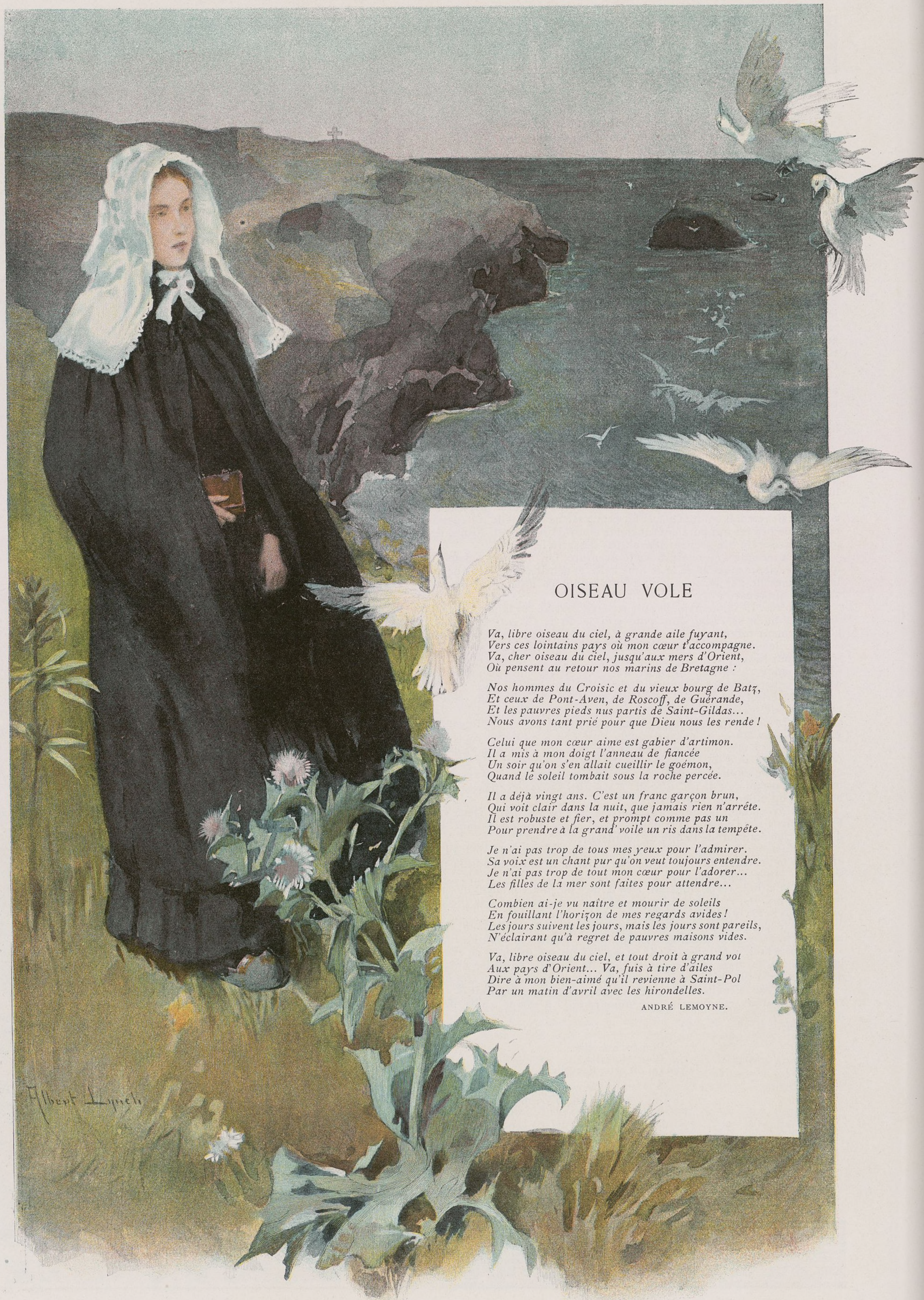
Prenant ma selle  
Pour escabelle,  
Je vous ai dit cette nouvelle.

Pour traduction conforme,  
d'après J.-C. Fundesco.

JULES BRUN.







## OISEAU VOLE

*Va, libre oiseau du ciel, à grande aile fuyant,  
Vers ces lointains pays où mon cœur t'accompagne.  
Va, cher oiseau du ciel, jusqu'aux mers d'Orient,  
Où pensent au retour nos marins de Bretagne :*

*Nos hommes du Croisic et du vieux bourg de Batz,  
Et ceux de Pont-Aven, de Roscoff, de Guérande,  
Et les pauvres pieds nus partis de Saint-Gildas...  
Nous avons tant prié pour que Dieu nous les rende !*

*Celui que mon cœur aime est gabier d'artimon.  
Il a mis à mon doigt l'anneau de fiancée  
Un soir qu'on s'en allait cueillir le goémon,  
Quand le soleil tombait sous la roche percée.*

*Il a déjà vingt ans. C'est un franc garçon brun,  
Qui voit clair dans la nuit, que jamais rien n'arrête.  
Il est robuste et fier, et prompt comme pas un  
Pour prendre à la grand'voile un ris dans la tempête.*

*Je n'ai pas trop de tous mes yeux pour l'admirer.  
Sa voix est un chant pur qu'on veut toujours entendre.  
Je n'ai pas trop de tout mon cœur pour l'adorer...  
Les filles de la mer sont faites pour attendre...*

*Combien ai-je vu naître et mourir de soleils  
En fouillant l'horizon de mes regards avides !  
Les jours suivent les jours, mais les jours sont pareils,  
N'éclairant qu'à regret de pauvres maisons vides.*

*Va, libre oiseau du ciel, et tout droit à grand vol  
Aux pays d'Orient... Va, fuis à tire d'ailes  
Dire à mon bien-aimé qu'il revienne à Saint-Pol  
Par un matin d'avril avec les hirondelles.*

ANDRÉ LEMOYNE.





# La Villa Médicis

PAR CHASSAIGNE DE NÉRONDE

DEUX clochetons, surmontant une construction blanche trouée de fenêtres espacées et se détachant sur le rideau de verdure de la Villa Borghèse, signalent au loin l'emplacement de la Villa Médicis. Le mont Pincio, l'un des sommets les plus élevés de Rome, est visible de partout, à peu près comme Montmartre par rapport à Paris. On y arrive en gravissant les rampes majestueuses qui partent de la place d'Espagne et se déroulent devant la Trinité-des-Monts, — une église trois fois française par son fondateur Charles VIII, par son restaurateur Louis XVIII et par les religieuses du Sacré-Cœur, qui en ont la garde, — à moins que, pour gagner du temps, on ne prenne l'ascenseur public qui, moyennant dix centimes, dépose ses clients au niveau de la porte d'entrée.

Cette porte massive reste un authentique témoin du passé vénérable de la Villa. On distingue sur sa solide armature de fer, doublée de gros clous, trois enfoncements assez profonds. Ils ont été produits par des boulets tirés du Château-Saint-Ange distant de plus de mille mètres, non pas en temps de guerre, mais en pleine paix et par manière de plaisanterie. La reine Christine ayant trouvé amusant d'éveiller de la sorte le maître du logis, à qui elle avait promis de frapper à sa porte pour l'appeler à une partie de chasse projetée. — Aimable badinage!

Le vestibule forme sous-sol pour l'étage supérieur construit au niveau des jardins. C'est là que fut placée l'exquise Vénus de Médicis, par les soins des Mécènes Florentins, aussitôt après sa découverte dans les fouilles de la Villa Hadriana, près de Tivoli. Mais en 1680, Innocent XI s'étant laissé persuader que cette statue « lascive » était déplacée dans la demeure de plaisance d'un pape, donna l'ordre de l'enlever. On devine si elle fut bien accueillie par les habitants de Florence.

Aussi bien qu'à ce marbre merveilleux, le nom des Médicis restera perpétuellement attaché au palais élevé par leurs soins sur le Pincio. Ce fut Catherine de Médicis qui acheta à la famille Paoletti, en 1540, la colline tout entière.

Ferdinand de Médicis donna à sa Villa l'aspect qu'elle a conservé. Il l'embellit de fresques et de sculptures, il créa le jardin qu'il peupla de statues et de fontaines jaillissantes et il sut réunir de nombreux artistes parmi lesquels Jean de Bologne, probablement le premier Français (il était de Douai), qui ait travaillé à la Villa Médicis. Le *Mercure volant*, son chef-d'œuvre, a suivi à Florence la Vénus imitée de Praxitèle; il est remplacé par une copie en bronze à l'entrée de l'Atrium, sa place primitive. D'ailleurs, une prodigieuse quantité d'œuvres d'art ont pris le même chemin. Les bas-reliefs antiques solidement encastés dans la façade sur le jardin, les cippes, les fragments de statues et les sarcophages, sont les seuls vestiges de cette période de splendeur.

Les plans de construction ont été attribués à Michel Ange, ils sont plus vraisemblablement d'Annibale Lippi.

La Villa servit de prison à Galilée, en 1633, lorsqu'il comparut

devant l'Inquisition. Marie de Médicis y séjourna peu après. Ferdinand II, petit-fils et successeur de Ferdinand I<sup>er</sup>, y établit le siège de l'ambassade de son grand duché. A dater du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle où la Maison de Lorraine et d'Autriche prit possession du gouvernement de la Toscane, par suite de l'indolence du grand duc Gaston, la Villa Médicis fut bien négligée.

Il y a un siècle, l'Académie de France était installée fort à l'étroit, dans le palais Mancini, sur le Corso. M. Suvée, qui en était le directeur, prit l'initiative de négocier l'échange de ce palais sombre, enclavé dans les constructions voisines de l'église Saint-Paul, contre la Villa Médicis et ses dépendances, d'une contenance totale de sept hectares soixante-douze ares. Il y réussit, sans avoir à donner la moindre indemnité.

Mais qu'était-ce que l'Académie de France à Rome? Elle remontait à Colbert. C'est à son instigation que, pour la première fois, de jeunes artistes français se rendirent à Rome pour compléter leurs études. Ils étaient douze, sous la tutelle de Charles Errard, peintre, architecte, président de l'Académie de Paris. Ils avaient à se partager un modeste budget de 4,000 livres augmenté du produit varié et aléatoire du privilège de la construction et de la location des petites boutiques qui existaient encore sur le Pont-Neuf il y a cinquante ans.

Errard et sa petite troupe s'installèrent au Palais Capricana; leurs successeurs y restèrent jusqu'en 1725, où le duc de Bourbon, premier ministre, ordonna l'acquisition du Palais Mancini. A cette époque, la pension était de trois cents livres par an, plus une somme égale pour frais de voyages. L'usage des envois réguliers et annuels d'élèves ne date que de 1777.

L'Académie de France vit encore actuellement sous le régime du décret du 3 Brumaire, an IV, qui a réorganisé les corps savants, mais l'entrée des graveurs et des compositeurs de musique dans notre colonie artistique ne date que de 1804, l'année même où Suvée prit possession de la Villa Médicis.

Les artistes qui ont remporté les premiers grands prix de Rome sont pensionnés par l'Etat, à savoir: les peintres, les sculpteurs, les architectes, les graveurs en taille douce et les compositeurs musiciens pendant quatre années; les graveurs en médailles et en pierres fines pendant trois années.

Tout nouveau pensionnaire est tenu de quitter Paris au plus tard le 20 décembre, de justifier sa présence à Florence entre le 25 décembre et le 5 janvier, après s'être arrêté, soit à Gênes, soit à Milan, et de se trouver à Rome le 20 janvier.

En fait, ces prescriptions sont presque toujours éludées; les lauréats du concours de l'année précédente arrivent comme bon leur semble, mais un avis de leurs anciens les a individuellement prévenus qu'ils aient à s'arrêter à la station précédent Rome, à Monte-Rotondo, une bourgade sans ressources. On s'arrangeait



autrefois de façon à les y faire arriver le soir; au lieu de la réception joyeuse à laquelle ils s'attendaient, ils étaient obligés de passer la nuit dans une misérable auberge où les lits sont inconnus, étendus dans une salle malpropre côte à côte avec des mendiants, l'estomac insuffisamment lesté de pain noir et de fromage. Mais quel joyeux réveil le lendemain, quand les camarades descendaient de la diligence frétée pour venir à leur rencontre et remplie de provisions!

Interrompue pendant plusieurs années, cette coutume a été remise récemment en vigueur, à la mauvaise nuit près. C'est à la descente du train que les nouveaux voient venir à eux leurs camarades désignés suivant leur ancienneté par les qualificatifs d'anciens, de vieux melons et de professeurs. Les présentations sont faites et, dès ce moment, le tutoiement est obligatoire. Chaque nouveau devient le clou du professeur qu'il doit remplacer; il reste jusqu'à son départ sous sa dépendance immédiate.

Tous prennent place dans un char primitif trainé par des bœufs aux cornes longues et pointues, pour faire une entrée solennelle, bannière déployée, dans la Ville Eternelle, en passant par la porte du peuple; enfin, ils franchissent le seuil de la Villa Médicis, aux accents de ce chœur d'une forme primitive :

Entrez dans ce grand bâtiment  
Qui nourrit des tas de feignants...

Les nouveaux sont conduits dans leurs chambres respectives; toutes sont vastes, hautes de plafond et s'ouvrent sur un magnifique panorama, surtout celles de la façade du couchant, au-dessus de la ville, mais le pensionnaire novice n'en éprouve pas moins une certaine déception quand, au lieu de l'installation confortable entrevue dans ses rêves, il se trouve dans une immense pièce sobrement meublée d'un lit, de trois chaises et d'une armoire, minimum que le gouvernement met à sa disposition. Libre à lui de l'orner à sa guise.

C'est ce que tous font à la longue, mais la déconvenue n'en est pas moins sensible. Les contemporains d'Emile Pessard ont conservé le souvenir de la scène épique qui se passa à son arrivée. Il était venu, seul, en retard, et avait rencontré à Civita-Vecchia un ancien pensionnaire qui lui avait dit le plus sérieusement du monde : « Les chambres des élèves sont meublées avec la plus grande richesse, mais il est d'usage de conduire les nouveaux dans un local sordide et dénudé; laissez-vous faire de bonne grâce jusqu'au moment où l'on vous désignera votre appartement véritable, où vous aurez la satisfaction de trouver des tapis épais, des meubles riches et des objets d'art. » Aussi l'on devine l'obstination de Pessard à vouloir quitter la chambre où ses camarades l'avaient amené. « La plaisanterie est excellente,

s'écria-t-il, mais je la connais, je suis au courant, je n'y coupe pas ». Il ne fut convaincu que le lendemain matin.

Pessard n'avait été mystifié qu'en imagination, mais que dire des brimades bien réelles infligées à d'autres nouveaux? Le lit, habilement monté sur des roseaux, s'effondrant sous le poids de son titulaire, la bougie brusquement éteinte et les meubles, réunis par des ficelles, dansant une interminable sarabande. Une autre fois, c'est un peintre qu'on fait coucher dans une pièce abandonnée précédant l'étroit local que les Italiens nomment *Rittirati*; pendant des heures un défilé ininterrompu et bruyant circule devant le lit. Le dernier emporte la lumière après avoir ouvert un robinet qui inonde la pièce, et le malheureux s'échappe à grand'peine dans l'obscurité avec de l'eau jusqu'à mi-jambe.

« Une cloche, parcourant les divers corridors et les allées du jardin, annonce l'heure des repas. Chacun d'accourir alors dans le costume où il se trouve, en chapeau de paille, en blouse déchirée ou couverte de terre glaise, les pieds en pantoufles, sans cravate, enfin dans

le délabrement complet d'une parure d'atelier. » Ce croquis du mouvement des pensionnaires vers les salles à manger, emprunté aux *Mémoires d'Hector Berlioz*, reste exact, quoiqu'il remonte à soixante-quatre ans.

Aujourd'hui la tenue, sans être soignée, est peut-être un peu moins négligée, probablement parce que, dans l'intervalle, un règlement d'ailleurs tombé en désuétude, a infligé pendant longtemps des pénalités sévères à quiconque se signalerait par une incorrection excessive dans sa toilette.

Peut-être, faut-il le regretter, ce règlement fantaisiste, élaboré par de joyeuses imaginations, est perdu aujourd'hui; mais les derniers qui en virent l'application et en subirent les draconiques prescriptions, Olivier Merson, Salvayre. Joseph Blanc ont conservé le souvenir de quelques-unes de ces interdictions?

Il fut mis au point il y a une trentaine d'années et rédigé en langue italienne par l'architecte Gadet. Le premier article frappait d'une pénalité quiconque en prenait lecture. Venir à table

sans cravate, sans gilet, manquer de déférence vis-à-vis d'un ancien, d'un « professeur », garder dans son assiette le couteau du fromage, autant de délits punis d'une pénalité unique, une amende de un franc, appelée, on ne sait trop pourquoi, *un café*, et recueillie par le massier. Lessommes ainsi obtenues étaient employées à payer des bienvenues et à organiser de petites fêtes...

Un jour de désœuvrement, Olivier Merson et un de ses camarades voulurent épuiser les foudres du fameux règlement: systématiquement ils se mirent à faire tout ce qu'il interdisait; ils en eurent pour une vingtaine de francs chacun, mais du haut de leurs cadres les vieux professeurs entendirent de beaux éclats de rire.



LA BIBLIOTHEQUE



LE SALON DES PENSIONNAIRES



Aujourd'hui, avec les brimades et les amendes, la camaraderie s'est envolée. Un esprit nouveau règne, l'esprit de coterie.

Comment, direz-vous, ces jeunes gens qu'unissent tant de liens seraient divisés par des rivalités? — Divisés, c'est trop dire; mais l'intimité à la fois tapageuse et franche a disparu. On se tutoie comme autrefois et les professeurs, rangés en effigie le long des murs, entendent encore de gais propos, seulement de petits groupes de quatre ou cinq élèves se forment une fois le repas terminé et se réunissent dans les chambres ou les ateliers.

Chacune de ces petites bandes possède dans la ville un noyau de relations exclusives, à moins qu'elle ne se compose de sauvages réfractaires à toutes relations avec le dehors. En été, elles profitent de la liberté complète laissée aux pensionnaires, soit pour organiser dans la campagne romaine, dans les montagnes de la Sabine ou à travers les villes de l'Italie de petites caravanes, soit

pour faire des saisons dans les stations balnéaires de la côte, Porto d'Annunzio ou Nettuno. Si l'absence doit se prolonger au delà d'une semaine, on demande au directeur une permission qui n'est jamais refusée.

La sympathie des caractères, plutôt que la communauté des études, préside à ces groupements. Rarement deux peintres, deux sculpteurs, deux musiciens figurent dans la même coterie.

D'ailleurs les questions d'art restent en dehors des conversations, surtout quand les pensionnaires sont tous réunis. Un peintre s'avise-t-il de parler avec admiration d'une œuvre de maître, il s'entend crier de tous les côtés: « En voilà un jobard, qui coupe encore à Raphaël!... » ou quelque autre aménité du même goût.

Les musiciens ne s'approchent jamais du piano; mais si, par hasard, l'un d'eux voulait l'ouvrir: « Tu nous ennues avec ta



LES PENSIONNAIRES DE 1894, M. GUILLAUME, M. ROUJON ET LEURS FAMILLES

commode! » lui crierait un grincheux, soutenu par la grande majorité de ses camarades.

En réalité, nous disait un ancien pensionnaire revenu depuis peu d'années, on ne dit jamais ce qu'on pense de peur d'être blagué. On ne parle avec sincérité et abandon qu'avec ses intimes.

Il n'est guère difficile de pénétrer les motifs de cette transformation survenue dans les usages de ces jeunes gens. Tant que l'Institut a été l'unique dispensateur des récompenses du Salon et des faveurs de toutes sortes, tous travaillaient avec sécurité.

Sans parler des musiciens assurés d'être joués sur les scènes subventionnées, peintres et sculpteurs obtenaient à peu près régulièrement une troisième médaille pour leur premier envoi et, d'année en année, une seconde, puis une première.

Actuellement, avec les idées novatrices qui planent dans l'air, avec les indépendants entrés dans le jury des Artistes français, avec le Salon du Champ de Mars, d'où l'art académique tel qu'on l'enseignait à l'Ecole des Beaux-Arts est sévèrement exclu, il faut conquérir par l'intrigue les récompenses obtenues jadis par l'assiduité et la sincérité. Architectes, peintres et sculpteurs recherchent et entretiennent des relations avec les dispensateurs des faveurs, avec les membres des jurys. Des protections plus ou moins avouées répondent à ces sollicitations, d'où les jalousies et les divisions.

Voilà la vérité, pourquoi la cacher? Je suis bien sûr que pas un ancien prix de Rome de la nouvelle génération ne me démentira.

Le classique cher à l'*Alma mater*, à l'Académie, n'est pas seul délaissé dans tout cela, le travail général, toute question de tendances mise à part, en souffre beaucoup.

Les relations entre les pensionnaires et le directeur actuel sont excellentes. M. Guillaume y apporte une bienveillance paternelle, tout en évitant l'excès de sollicitude que certains caractères mal faits considéreraient comme portant atteinte à leur indépendance. On est ombrageux aux environs de la vingtième année, et nos jeunes échappés de l'Ecole des Beaux-Arts ou du Conservatoire, avides d'indépendance autant que de gloire, ne pardonneraient pas même un conseil inopportun. M. Guillaume se rend un compte exact de cette susceptibilité voisine de l'irritabilité prête à s'éveiller dans sa jeune phalange; aussi s'en tient-il aux avis discrets... quand on les lui demande.

Mais il n'est pas nécessaire de remonter bien haut dans les annales de la Villa pour trouver le souvenir de querelles épiques antérieures à l'arrivée de M. Guillaume, d'une véritable interdiction analogue à une quarantaine prononcée contre M. le directeur, contre Jupiter — c'est son surnom traditionnel.

Une intarissable source de réprimandes de la part de la direction fut de longue date le droit accordé aux pensionnaires de recevoir chez eux qui bon leur semble. Ce droit découle naturellement de la liberté absolue qui est l'essence même du règlement. Pourvu qu'ils remplissent les conditions du programme de travaux annuels imposés par le règlement ils sont maîtres d'eux-mêmes et de leur temps. Ce principe admis, il est tout naturel que les pensionnaires hébergent les invités de leur



choix. De distinction sur le sexe des visiteurs il ne saurait être question, l'usage des modèles impliquant nécessairement les visites féminines. Comme, d'autre part, la salle à manger ne s'ouvre qu'aux personnages de marque, aux célébrités, aux élèves de l'Ecole d'Athènes, les pensionnaires des deux sexes invitent à dîner dans leurs chambres les amis qui sont venus les voir, ils en sont quittes pour payer au cuisinier (*cuoco*) le prix moyen du diner, environ 2 fr. 50. Mais il est arrivé souvent à nos jeunes gens de garder chez eux jusqu'au déjeuner du lendemain leurs invités de la veille. On cite même des jolies femmes qui s'étaient si bien habituées à la cuisine du *cuoco* qu'elles en voulaient manger pendant plusieurs semaines consécutives.

N'est-ce pas un de nos musiciens les plus brillants qui, parti pour un voyage d'un mois à la recherche d'impressions locales, laissa dans sa chambre une belle Romaine au grand scandale du

directeur d'alors? Quelques années plus tôt, un peintre aujourd'hui fort à la mode, avait épousé une jeune et jolie Américaine, en dépit du règlement qui prononce la radiation de tout pensionnaire marié, et, après une fête à l'extérieur où tous ses camarades s'étaient rendus, avait ramené sa jeune épouse dans son logis transformé en chambre nuptiale.

Le vrai règlement élaboré par l'administration, d'accord avec la direction des Beaux-Arts, est la bête noire des pensionnaires; il indique minutieusement les travaux qu'ils doivent exécuter pendant les quatre années de leur séjour à Rome.

Peintres. — 1<sup>re</sup> Année : 1<sup>o</sup> Une figure d'après nature et de grandeur naturelle représentant un sujet emprunté à la mythologie



LA SALLE A MANGER.

logie ou à l'histoire ancienne; 2<sup>o</sup> un dessin d'après les peintures des grands maîtres de deux figures au moins; 3<sup>o</sup> un dessin d'après une statue ou un bas-relief de l'antiquité ou de la Renaissance. 2<sup>e</sup> Année : Un tableau d'au moins deux figures nues ou en partie drapées de grandeur naturelle. 3<sup>e</sup> Année : 1<sup>o</sup> Une copie, soit d'après un tableau ou une fresque de grands maîtres, soit d'après un fragment, de trois figures au moins (cette copie demeure la propriété de l'Etat); 2<sup>o</sup> une esquisse de la composition du pensionnaire, dont le champ doit avoir au moins cinquante centimètres sur son plus petit côté. — 4<sup>e</sup> Année : un tableau de la composition du pensionnaire comportant plusieurs figures de grandeur naturelle, dont le sujet doit être tiré soit de la mythologie, soit des littératures, soit de l'histoire ancienne, et mesurant au maximum quatre mètres dans sa plus grande dimension.

Pour les sculpteurs, les prescriptions ne sont pas moins précises, ils doivent exécuter notamment pendant leurs deux dernières années une figure en ronde bosse de leur composition. L'Etat fournit le marbre et paie les frais de l'ébauche.

On exige des architectes une série de « feuilles de détail » d'après les monuments antiques de l'Italie, de la Sicile et de la Grèce, couronnés par la restauration d'un édifice comprenant l'état actuel et l'état restauré, avec des études de détail.

Sans nous arrêter au détail par trop technique des travaux imposés aux graveurs en taille-douce et à leurs émules en médailles et en pierres fines, il serait intéressant de signaler les modifications au règlement concernant les pensionnaires musiciens, rédigées par l'Académie des Beaux-Arts en 1893 et 1894, modifications inspirées par un esprit franchement progressiste. Les

jeunes compositeurs ne sont plus astreints à rester qu'une seule année à Rome, ils doivent séjourner une année également soit en Allemagne, soit en Autriche-Hongrie; ils sont libres de passer où bon leur semble et même à Paris le reste du temps pendant lequel ils sont pensionnés. Mais on exige d'eux un incroyable bagage. 1<sup>re</sup> Année : musique de chambre, pièces de chant; 2<sup>e</sup> Année : symphonie en quatre parties et scène dramatique, copie et adaptation d'une œuvre ancienne; 3<sup>e</sup> Année : oratorio, messe solennelle, psaume ou opéra en deux actes et morceau symphonique destiné à être exécuté en séance publique de l'Académie; 4<sup>e</sup> Année : Même programme que pour la première année, avec choix de sujets différents, plus copie ou mise en partition d'une œuvre ancienne.

Telles sont les obligations imposées par l'Etat à ses pensionnaires; voyons ce qu'il leur donne en échange.

D'abord le logement dans la Villa Médicis, l'un des séjours les plus délicieux qui soient au monde, plus les diverses allocations suivantes :

Indemnité de voyage payable moitié au départ de Paris, moitié à l'expiration de la pension . . . . . 1,200 fr.  
Traitements annuels, 3,510 fr., sur lesquels le pensionnaire touche seulement 167 fr. par mois; 300 fr. étant attribués au fonds de réserve, dont il lui est tenu compte à la fin de sa pension, et 1,200 fr. spécialement affectés à la table, soit pour les quatre années. . . . . 14,040 fr.

Aux 15,240 francs, total de ces deux sommes, il faut ajouter des frais d'études annuels variant de trente à six cents francs. Encore les peintres et les sculpteurs, pour leurs séances de poses, les architectes pour leurs frais de fouille, y sont souvent de leur



GEORGES CAIN



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1895 by Boussod, Valadon & Co.

« JE SUIS VENUE »

Ayuntamiento de Madrid







poche. Notons que quand ces derniers partent pour la Grèce ils touchent une indemnité spéciale de 800 francs.

Pour les dispositions architecturales et l'aménagement, j'emprunte quelques détails au chapitre de l'Académie de France, dans *Nos grandes Ecoles d'application*, de M. Louis Rousset : « Le palais s'élève sur un plan rectangulaire. La façade, qui domine la Villa et qui est plus haute de dix mètres environ à cause de la différence de niveau du sol, est d'un aspect plutôt sévère. Celle du jardin, au contraire, est charmante de composition... Au centre, pour donner plus de grâce et de légèreté, s'ouvre une magnifique loggia en arc de cercle, précédée d'un perron à double escalier. Le palais est occupé moitié par le directeur, moitié par les pensionnaires. »

Ceux-ci jouissent en commun, outre leurs chambres et leurs ateliers qui presque tous s'ouvrent sur le jardin, de trois vastes pièces : la salle à manger, le salon et la bibliothèque.

Trois cent cinquante portraits, qui ne représentent encore pas la totalité des pensionnaires depuis 1809, époque où l'usage s'est établi pour les lauréats de peinture de conserver les traits de leurs camarades, sont disposés sur trois côtés de la vaste salle où les élèves prennent leurs repas. La modestie et même les simples convenances exigeraient que les bonnes places fussent données aux anciens. Point du tout. Les derniers venus se prélassent sur la cymaise, tandis qu'il faut se livrer à une exploration aveuglante dans les régions voisines du plafond pour découvrir les têtes de Gounod, d'Ingres et de leurs prédécesseurs. Les fiaschetti de vin des châteaux romains donnent à la table un aspect amusant pour des yeux français.

Le salon est mitoyen ; on y fait chaque jour une pose plus ou moins longue. Aux murs quelques copies signées par des maîtres et des gravures, quelques statues en plâtre, un piano. Sur la table des journaux et des revues de France, et le fameux album, où les peintres et quelques simples amateurs des autres sections se sont livrés à des débauches de charges. Certain voyage d'Emile Pessard a fourni l'occasion d'une suite de croquis de la plus haute fantaisie.

Mais la merveille est la bibliothèque avec ses rayons de livres à hauteur d'homme, ses splendides tapisseries des Gobelins, ses deux statues de Louis XIV et de Louis XVIII en marbre blanc se faisant face. Elle est ouverte aux pensionnaires jusqu'à dix heures, tous les jours, sauf le dimanche où le directeur donne une réception après le diner. Il ne manque jamais d'inviter à sa table, deux ou trois élèves ; les autres sont de fondation engagés à cette soirée tout intime, où sont les bienvenus tous les Français de marque de passage à Rome.

Avant de quitter la Villa jetons un coup d'œil sur les jardins. Six carrés entourés de buis taillés s'étendent devant la façade. A gauche s'enfoncent des allées ombreuses dans une partie formant parc et bordée d'une double terrasse, l'une construite au-dessus des murs de la vieille enceinte de Rome et dominant

la Villa Borghèse, la promenade favorite des Romains, l'autre s'étendant au-dessus de la ville et présentant un panorama inoubliable. C'est là, qu'après leur repas, les pensionnaires se livrent aux douceurs du jeu de boules et de la *Rustica*. Ce jeu n'est autre que le disque antique aux rondelles de bois dur cerclé de fer d'environ cinquante centimètres de diamètre et quatre



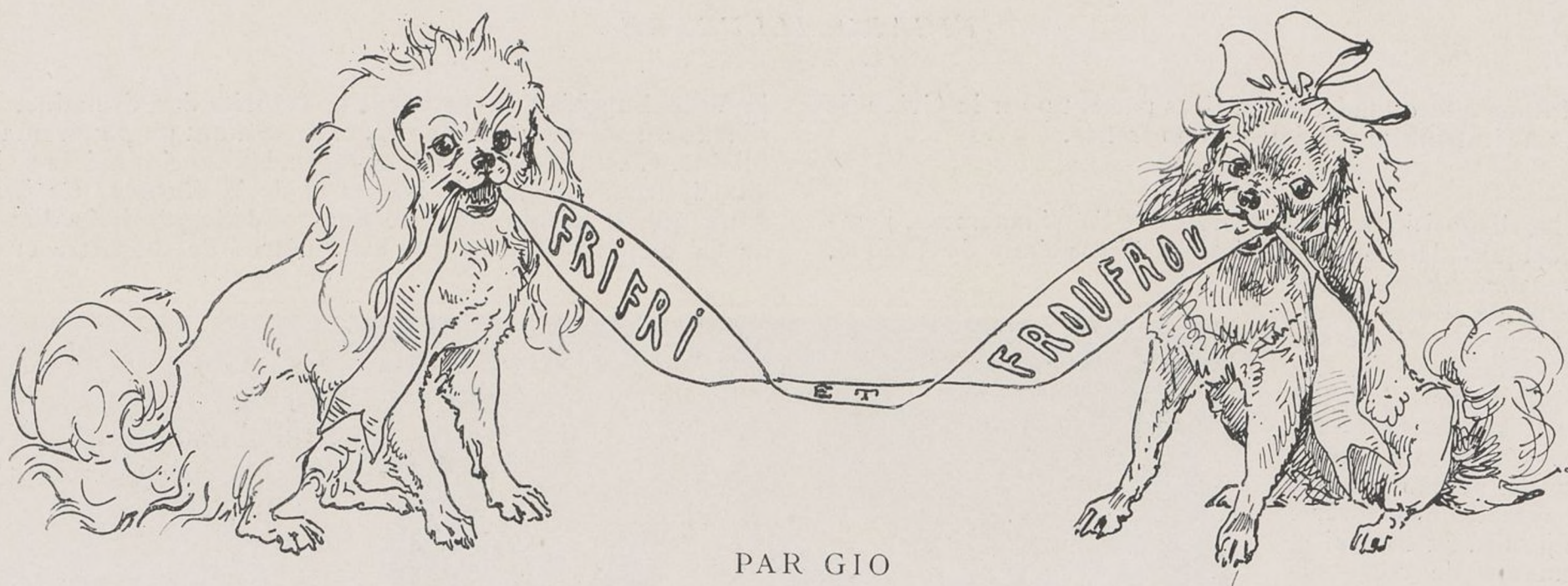
LA STATUE COLOSSALE DE ROME VICTORIEUSE ET LES PENSIONNAIRES DE 1894.

d'épaisseur qu'il s'agit de lancer le plus adroitement possible.

A droite s'élèvent les murs de soutènement du Bosco, un véritable bois de chênes verts formant en toute saison une voûte impénétrable ; les pensionnaires seuls en ont l'accès, chacun à sa clé et peut aller y rêver et y travailler à sa fantaisie. D'un petit campanile situé à l'extrémité du Bosco et auquel on arrive par escaliers aux degrés branlants et moussus, la vue embrasse un horizon comparable à celui du dôme de Saint-Pierre.

CHASSAIGNE DE NÉRONDE.





PAR GIO

Amour... Amour...

**F**IGUREZ-VOUS deux pelotes de soie, pas plus grosses que ça, qui auraient chacune une tête, une queue et quatre pattes.

La tête, une frimousse à la Grévin, chiffonnée, ébouriffée, avec des yeux qui sont des diamants, un nez qui est une truffe, et une bouche qui est un écrin de perles fines.

La queue, un panache plus fièrement campé que celui d'Henri IV à Coutras.

Les pattes, des griffes d'ivoire plus polies que les ongles d'un mandarin à triple mèche.

N'oublions pas les oreilles, une merveille. Des flots de dentelle frisée, frangée, ondulée et ondoyante comme une crinière.

Ces deux pelotes, c'est Frifri et Froufrou.

Mes amis, qui les gavent de friandises, les appellent aussi le jour et la nuit, parce que l'une est toute blanche et l'autre toute noire.

La blanche, c'est Frifri. La noire, c'est Froufrou.

Frifri, c'est monsieur.

Froufrou, c'est madame.

Et Frifri et Froufrou, malgré la divergence de leurs couleurs, où, Dieu merci, la politique n'a rien à voir, semblaient réaliser dans la race canine en général, et dans celle des bichons en particulier, le couple le mieux assorti pour savourer longuement toutes les joies de l'amour conjugal.

Je le croyais. Qui ne l'eût cru à les voir toujours ensemble, soit marcher côte à côte comme enlacés dans la caresse intime d'une étreinte continue, soit se livrer sur mes pelouses aux mille folies d'une tendresse exubérante dont les éclats réveillaient tout

avec délire parmi les herbes, d'où n'émergent bientôt plus que deux queues frétilantes de plaisir.

Entre époux, — car Frifri et Froufrou le sont bel et bien à la face du ciel, sinon à celle de M. le Maire, — entre époux, dis-je, de tels ébats, une telle harmonie, si franche et joyeuse, n'étaient-ils pas, je vous le demande, pour faire envie à plus d'un ménage humain ?

Moi, quoique célibataire, j'en étais charmé. J'en étais même un peu humilié, non comme célibataire, mais comme homme. Cet âge est orgueilleux.

« Eh quoi ! me disais-je dans un monologue bien senti où j'imitais victorieusement Coquelin, eh quoi ! la race canine, qui l'emporte déjà sur la nôtre par tant de vertus, telles que le dévouement, la fidélité, la gratitude, l'abnégation, la patience, la magnanimité, la grandeur d'âme, etc., etc., nous serait-elle encore supérieure par sa façon d'entendre le mariage ? Posséderait-elle l'art suprême d'être *heureuse en ménage*, de se faire un éden de cet état où, chez nous, s'il faut en croire les maris et non moins les femmes, ceux qui le pratiquent ne font que parcourir d'une traite la série complète des cercles de l'enfer ? Ces bêtes (c'est les chiens que je veux dire), auraient-elles retrouvé le secret, depuis si longtemps perdu, de Philémon et Baucis, pour conserver les lunes de miel ?... Car enfin, il n'y a pas à contester, celle de Frifri et Froufrou, qui compte déjà d'inoubliables quartiers, est encore brillante et fraîche comme une matinée d'avril, tandis que chez nous, à ce qu'on assure, au temps d'aujourd'hui, une lune matrimoniale dure à peine un quartier ou deux, déteint avec rapidité, et devient presque tout de suite odieusement rousse. A quoi cela tient-il ? Je l'ignore. C'est sans doute le miel qui est falsifié. Toujours est-il qu'il tourne vite, fermente fort, et fait éclater comme un paquet de dynamite la paix des ménages en apparence les mieux emblavés pour produire d'abondantes récoltes de bonheur. »



Quoi qu'il en soit, la félicité des époux Frifri et Froufrou me semblait assise sur des bases plus inébranlables que celles de la Constitution.

Je l'admirais positivement. J'épuisais, à sa louange, toutes les formes connues de l'épithalame. J'en inventais de nouvelles. Avouons tout. Je perpétrais déjà, pour l'immortaliser, un poème en vingt-quatre chants qui eût fait pâlir ceux de M. Viennet, quand un beau, non, un vilain jour, puisqu'il pleuvait à verse que veux-tu, mon illusion reçut un choc formidable qui la brisa comme du verre.

Hélas ! oui, illusion, tout n'était qu'illusion ! Mensonge, tout n'était que mensonge ! Mais n'anticipons pas sur les événements. Ils sont assez tristes, les événements. Inutile de se presser. On les saura toujours assez tôt.

Scélérat de Frifri ! me jouer un pareil tour ! Détruire ainsi de fond en comble la bonne opinion que j'avais de lui ! Jamais, non, jamais, je n'aurais cru ça de sa part. Enfin, vous allez voir.

Donc, c'était pendant l'ennui d'un triste jour de pluie.

Il en tombait comme si le service hydraulique de là-haut voulait faire honte à celui de Paris de la parcimonie avec laquelle on distribue un liquide généralement reconnu indispensable pour l'hygiène publique et privée, et qui est même souvent utilisé comme boisson, surtout par les marchands de vin.

Il faisait un temps « à ne pas mettre, comme on dit, un chien dehors. » Ce qui signifie apparemment qu'on pouvait encore moins en mettre deux. C'était tout à fait mon avis. Mais ce n'était pas celui de Frifri, et il n'était guère mieux partagé par Froufrou.



le quartier, dès que l'aurore aux doigts de rose, c'est-à-dire ma bonne Mariette, ouvrait les portes du jardin.

Oua ! oua ! oua ! Les voilà partis se museautant, se mordillant, s'agaçant, se provoquant aux jeux de toutes manières, pour aller ensuite se bousculer, se rouler ensemble avec ivresse,



L'un et l'autre, également mécontents d'être retenus au logis malgré eux, *invitus invita*, protestaient visiblement par leur attitude.

Assis sur le cul devant la porte vitrée qui les faisait prisonniers, ils levaient d'un air navré, tantôt vers le ciel, tantôt vers moi, des regards dont l'éloquence, pour être muette comme celle de Roscius, n'en était pas moins expressive.

Mais le ciel et moi, nous restions obstinément sourds à leur prière. La pluie continuait à tomber, et la porte à rester fermée.

A la fin, Froufrou, soit plus nerveuse en sa nature féminine, soit plus vite convaincue de l'inutilité d'une plus longue attente, fit sans doute réflexion qu'il valait mieux en prendre son parti, qu'elle en avait assez de regarder tomber cette interminable pluie, et qu'en somme ce n'était pas une raison, parce qu'on ne pouvait pas aller au jardin, de s'ennuyer comme des Français à Londres un jour de dimanche.

Et, sur ce raisonnement, plus juste que celui de Salomon, voilà ma Froufrou qui relève son séant, se secoue, lance des *oua! oua!* bien sentis, et se met à folâtrer autour de Frifri, qu'elle invite à sortir de son immobilité de fakir.

Elle le pousse, le tire, lui mordille les oreilles, lui fait les agaceries les plus engageantes...

C'étaient caresses, à son gré, souveraines, irrésistibles, auxquelles Frifri n'avait jamais résisté, et dont elle escomptait l'effet immédiat avec l'assurance d'un pouvoir longuement éprouvé, toujours triomphant.

Mais qu'est ceci? Un bruit sourd, rauque, une sorte de gron-



dement, d'abord sec, puis prolongé, répond à ces avances. Ciel! c'est un grognement!... Frifri a grogné!!...

Froufrou, d'abord, n'en croit pas ses jolies oreilles. Ahurie, suffoquée, pétrifiée, elle reste une patte en l'air avec une mine à faire rire et pleurer tout ensemble, tant elle était à la fois comique et lamentable.

J'étais vivement intéressé et non moins surpris. J'assistais évidemment à une « scène » conjugale. Qu'allait-il se passer? Que se passait-il?

Froufrou, toujours stupéfiée, semble réfléchir. La patte toujours en l'air, elle regarde Frifri, puis me regarde avec un air de me dire: « Y comprenez-vous quelque chose? »

Mais elle vit sans doute, à ma figure, que le problème passait mon intelligence, car son œil me quitta avec un dédain visible pour se concentrer sur ce sphinx de Frifri.

O cruelle énigme! qui lui dira le mot de ce grognement affreux, le premier, le seul qu'elle ait jamais entendu de la gueule de son bichon aimé?...

Tout à coup, que vois-je? Froufrou laisse retomber sa patte, quitte brusquement sa pose navrée, se livre, à ma surprise, aux bruyantes manifestations d'une gaieté folle!

Elle saute littéralement de joie. C'est qu'elle croit avoir deviné... Qu'elle était donc sottée, bon Dieu, de ne pas avoir compris plus tôt la plaisanterie!... Ce grognement de Frifri, mais c'était un jeu. Comment n'a-t-elle pas vu ça tout de suite! Il a voulu lui faire peur, voilà tout. C'était pour rire!...

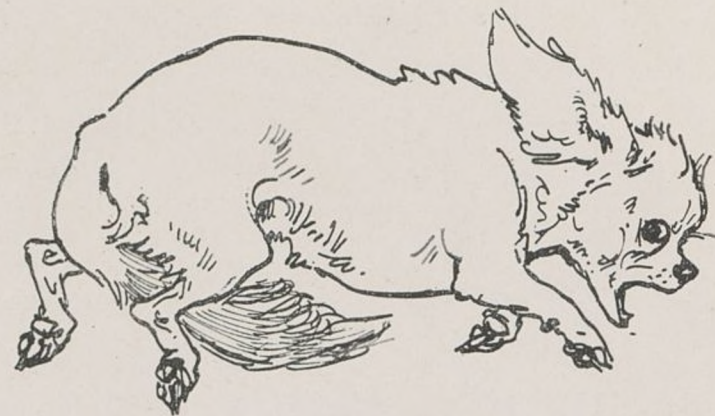
Et là-dessus, la mignonne, rassurée, rassérénée, joyeuse, va se jeter comme une petite folle dans les bras du méchant... Hou! le vilain méchant, qui a voulu faire peur à sa bibiche!...

Ouais!... Nouveau grognement, cette fois plus vif, plus prolongé, plus menaçant, mais Froufrou n'en a cure. Elle sait bien que Frifri plaisante, qu'il veut se moquer d'elle, l'effrayer... Oh! elle n'a pas peur...

Mais j'entends tout à coup un cri déchirant, et je vois la pau-

vrette qui se réfugie toute tremblante dans mes jambes, où elle sanglote éperdument.

Horreur! Philémon vient de battre Baucis... Frifri a mordu Froufrou... Froufrou saigne!...



Je glisse sur la magistrale correction que j'administrerai au coupable. Il en a porté des marques mieux frappées qu'à la Monnaie de Paris. Je l'aurais tué!...

C'est que, vraiment, quand on connaît ma Froufrou, on ne conçoit pas qu'il soit possible de battre, même avec une fleur, une si charmante bête, si gentille, si douce, si aimante, si caressante et si timide, qui ne vit que d'affection, que la moindre froideur afflige, qu'un regard sévère fait pleurer, qu'un éclat de voix fait trembler, qu'un geste de menace rend malade!...

Bourreau de Frifri! Comme il m'avait trompé sur son compte! Comme il avait abusé ma candeur!

Ainsi donc, ce modèle des époux, ce parangon des vertus conjugales, que j'admirais tant, que j'enviais, que je pensais offrir en exemple à mes semblables, n'était qu'un mari butor, un dogue, un *muff* capable de battre sa femme, de la mordre, de la blesser, de la tuer peut-être comme un enragé!...

Enragé!... hein? enragé, j'ai dit enragé? Mais au fait une telle violence si imprévue, si extraordinaire... S'il l'était!...

Cette idée sema aussitôt dans mon esprit des *boisseaux de terreurs*, qui germèrent instantanément. J'y vis poindre soudain pour moi la perspective d'un fauteuil à l'Institut Pasteur, honneur académique auquel je refuse obstinément de poser ma candidature.

Vite, je mandai près de moi M. Troussevache, le plus savant vétérinaire de l'endroit, qui d'ailleurs n'en possède pas d'autres, et non moins vite je versais dans son sein toutes mes angoisses...

Heureusement, elles étaient vaines. Frifri, visité à fond, palpé, ausculté, contrôlé jusque dans ses muqueuses les plus intimes, ne recéléait aucun microbe rabique.

Le brigand! Mais alors comment expliquer son acte abominable? Comment en était-il arrivé à cette violence digne d'une brute humaine, lui qui jusque-là s'était toujours montré si rempli d'aimables attentions pour sa Froufrou? Lui qui naguère renonçait pour elle aux morceaux de sucre, aux os de poulet et même aux os à moelle? Lui qui, tout récemment encore, sous mes yeux, avec une indiscretion que je n'hésite pas à qualifier de cynique, lui prodiguait les marques d'une adoration sans bornes!...

Enigme, cruelle énigme!... Mais j'avais résolu d'en trouver le mot, et de ce moment je me mis à observer mon Frifri avec la patience d'une araignée qui guette une mouche.

Car, pour sûr, il y avait quelque chose. Ce n'était pas naturel. L'humeur de Frifri était trop changée. Il ne jouait plus. Il s'étirait sans cesse avec l'air le plus ennuyé du monde. Il bâillait au logis comme une huître au soleil. Il touchait à peine du bout des dents aux pâtées les plus succulentes. Mariette, froissée dans son amour-propre, parlait de déposer son tablier...

Un moment, je faillis croire que l'inappétence de Frifri, sa tristesse, lui venaient du chagrin d'avoir maltraité Froufrou. Cela, c'était bien. C'était très bien. J'étais touché. J'allais lui rendre mon estime. Mais, seigneur, dans quelle erreur j'allais verser si je ne m'étais retenu à temps!

Dans ce désenchantement de toutes choses, j'avais remarqué que mon Frifri gardait encore un goût très vif pour le tour de jardin.

Parlait-on d'y aller, il sortait aussitôt de son engourdissement, semblait se réveiller comme d'un songe, dont rien autre ne parvenait à le distraire.

Dès qu'il mettait les pattes dehors, sa joie se manifestait malgré lui. Je dis malgré lui, car, Dieu me pardonne, je crois qu'il cherchait à la dissimuler. J'en suis même sûr.

En effet, le bon apôtre vous prenait une allure de promeneur indifférent, sans but, qui eût endormi la vigilance d'un Fouché. Cependant, il s'écarterait peu à peu sans en avoir l'air. Puis, tout à coup, plus personne!

On avait beau chercher, appeler, siffler. Rien!... On se décidait alors à rentrer sans lui, tout doucement, en l'appelant encore. Nous arrivions à la porte... Nous l'y trouvions assis sur le cul, nous attendant. Et quel air innocent! Il fallait le voir. Il eut attrapé M. de Talleyrand!

Mais tant va la cruche à l'eau, comme on dit, qu'elle finit par trouver toute seule le chemin de la fontaine, et je finis, moi, par



trouver celui que prenait mon coquin dans ses fugues clandestines. O le scélérat ! le scélérat !

Il sortait, figurez-vous, par un vieux trou de fouine, tout au



fond du jardin, puis, quand le moment de rentrer était venu, il longeait, à fond de train, le mur jusqu'à la ligne de la maison, et arrivait ainsi toujours avant nous.

Où allait-il donc ainsi ? Dans la propriété de mon voisin, M. Dubief. Mais, qu'y allait-il faire, et pourquoi ce mystère ? C'est ce qu'il me restait à savoir. La chose était facile. Je tenais la piste.

Le lendemain, aussitôt que mon drôle eut disparu comme à son ordinaire, j'étais chez mon voisin, et, sous un prétexte quelconque, je le priai de me faire visiter son parc, dont j'avais entendu parler avec admiration, mais que je ne connaissais pas.

Nous voilà partis. Nous avançons doucement, en devisant



de toute chose, comme Malherbe avec Racan, lorsque, tout à coup, je tressaillis comme un héros de Dumas.

Mon oreille venait de percevoir dans le lointain, au fond du bois, sous les futaies, des jappements joyeux. Dans ces jappements, je distinguai bien vite la voix de mon Frifri.



Mais ce n'était pas la seule. Une autre voix se mêlait à la sienne, plus grêle, plus pointue !...

Quelle était cette voix ? J'aurais voulu douter. Impossible ! Cette voix, c'était une chienne. Or, cette chienne, ce n'était pas Froufrou... Donc...

*Je savais tout !*

Hélas ! oui, Frifri, l'infâme Frifri, « avait une intrigue ». Frifri « avait une connaissance », Frifri « trompait » Froufrou, Frifri était « infidèle ». Le monstre !



Je fus bientôt près du coupable. Mais il ne m'aperçut point, il ne me sentit même pas, tant il était échauffé à flirter avec sa complice !... Une levrette !!

Jolie ?

Peuh ! du *chien*, tout au plus. Élégante, si vous voulez, dans sa toilette gris-fer. Mais quelle efflanquée ! Et poseuse, et affectée, et maniérée, et minaudière, et grimacière !

Ce qu'elle me déplut !

Quelle différence avec ma Froufrou, si simple et si vraiment charmante en sa grâce naturelle ?

O l'imbécile de Frifri ! Préférer une telle *cocotte*, à sa délicieuse bichonne ! Délaisser un bijou comme Froufrou pour un pareil paquet d'os !... Un homme ne serait pas plus bête.

J'étais outré, comme bien vous pensez. Je me contins pourtant par mépris pour l'ingrat, et par dignité pour ma Froufrou.

Loin d'adresser au traître les sanglants reproches qu'il méritait, et que du reste il n'eût pas écouté (cœur amoureux n'a point d'oreilles), je l'abandonnai aux justes tourments que lui causera infailliblement sa mijaurée, et je m'en retournai auprès de la pauvre Froufrou, à qui je me gardai de rien dire.

Mais, pour moi, après un pareil exemple, je résolus de rester garçon, puisque décidément le mariage n'est jamais heureux, même chez les bêtes.

Et pourtant, notez bien ce point-ci, les bêtes n'ont point de belles-mères !

GIO.

(Illustrations de Auguste Vimar).





Il y avait naguère, dans la commune de Saint-Pandelon, en Châlosse, un garçonnet appelé Christin et âgé de treize ans.

Il était blond, fin, tendre comme une fille et s'en trouvait fort humilié. Il labourait la terre, ainsi que ses parents, dans une métairie qui mirait sa façade blanche sur le Leuy; et, comme la plupart de ses camarades étaient pourvus de mains énormes, de visages grossiers, de tailles lourdes, il se croyait fort laid en ne leur ressemblant pas. La beauté n'est qu'une convention.

Le jeune Christin avait d'autres tares que son physique : il savait lire, écrire, compter; il remplissait les fonctions de thuriféraire les jours de procession et il communiait plusieurs fois par an. Puis, ce qui est inavouable à Saint-Pandelon, il n'avait jamais été gris encore! Mais l'énumération de ses défauts serait trop longue; qu'il suffise de citer le plus avilissant de tous : Christin se mettait à rougir quand il trouvait une fille sur son chemin, et si elle était jolie il n'osait pas la saluer.

Ce qu'il y avait de fâcheux dans son cas, c'est que la plus proche voisine, Mellite de Birebros, était belle à damner un ange. Elle avait des yeux qui auraient fait fondre le glacier du Balaitous si elle s'était avisée de regarder les montagnes de l'horizon, et en voyant la fraîcheur de ses joues, les passants rapprochaient leurs lèvres dans un mouvement instinctif de déglutition, comme feraient des enfants altérés devant une corbeille de pêches mûres.

Le corps de la jeune fille était digne de son visage; une riche toiture annonçait généralement un beau château. Les maçons du pays disaient que le bon Dieu n'avait rien oublié, ni plomb ni équerre, le jour où il avait bâti Mellite de Birebros, et quand elle se rendait au marché, les connaisseurs de la ville cessaient assurément de parler des anarchistes si elle passait près d'eux.

Elle avait vingt-quatre ans et vivait seule avec sa mère. Elle était maraîchère et allait vendre aux rhumatisants de Dax les fruits et les légumes de son jardin. Ils étaient fort savoureux ces fruits et ces légumes, pour peu que Mellite sourit en les présentant; et ils étaient rares, les baigneurs qui traînaient encore la jambe après les lui avoir achetés.

On soupirait beaucoup autour d'elle. Le grand Edouard, de Pelourtigue, le petit Martin de Sauguinet, quelques Emile, pas mal d'Henri, trois ou quatre Isidore et d'autres Jean, Pierre ou Paul, gueux ou fortunés, de tout poil et de tout âge, s'offraient à lui planter ses choux ou à lui cueillir ses figues. Seul, Christin, son jeune voisin, semblait ne pas la voir. Il s'en allait en rougissant quand des gamins du voisinage lui proposaient d'aller jouer autour du jardin de la belle maraîchère, et si elle arrivait devant lui à l'improviste dans un coin de bois ou près d'une fontaine, il baissait la tête et avait envie de joindre les mains, comme on fait à la campagne devant un prêtre qui va porter le bon Dieu à un moribond.

Mais s'il n'osait rien dire, le jour, à la jolie voisine, dans ses rêves, la nuit, il lui parlait bien plus que le grand Edouard de Pelourtigue et le petit Martin de Sauguinet et tous les Jean, Pierre et Paul



qui soupiraient vers elle ; alors Christin avait du courage, alors il proposait aussi à Mellite d'arroser les fèves ou de tailler les pruniers, et si, dans l'illusion de ses songes il voyait la jeune fille lui sourire en disant « oui, » oh ! Christin sautait de bonheur dans sa couchette.

Mais, un matin d'avril, Christin fut bien forcé de parler à Mellite autrement que dans un rêve. Ce fut un grand événement.

Voici dans quelles circonstances mémorables il se produisit :

Le jour des Rameaux, Christin passait, au lever du soleil, dans un ravin boisé situé derrière le jardin de Birebros, quand il aperçut brusquement sa jolie voisine qui venait de son côté les cheveux en désordre et les bras demi-nus. L'enfant s'arrêta, tout saisi. Que Mellite semblait troublante ce matin-là ! Comment se tenir en sa présence ? Oh ! si elle lui adressait la parole par hasard dans ce ravin isolé, où chantaient tant d'oiseaux, où s'ouvraient tant de marguerites. Si elle s'arrêtait quelques secondes auprès de lui dans ce sentier étroit et si elle lui souriait un peu en disant bonjour, comme elle devait faire en rencontrant le petit Martin de Sauguinet ou le grand Edouard de Pelourtiague !

Christin ne voulut pas envisager une éventualité aussi émouvante, et, profitant de ce que Mellite ne l'avait pas encore vu, il alla se cacher furtivement derrière un buisson de houx.

Une minute plus tard la jeune fille passait près de lui. Elle avait une serpe à la main droite et regardait une souche de laurier qui poussait sur un talus voisin. Bientôt elle monta sur ce talus, un haut talus surplombant le houx derrière lequel l'enfant se tenait blotti, puis elle choisit la plus belle tige de la souche. Alors Christin comprit que Mellite voulait couper une branche de laurier pour la faire bénir à la messe de dix heures — comme cela se pratique à Saint-Pandelon — le jour des Rameaux, et, les yeux troublés, la respiration suspendue, il se tint bien immobile derrière son houx, afin de ne pas être découvert.

Mais tout à coup il entendit un cri. Il leva la tête et vit la jeune fille glisser sur le talus. Elle fit deux tours sur elle-même et vint s'arrêter au bas de la pente, aux pieds de Christin.

« Ah ! qui est là ? » demanda-t-elle avec frayeur, en apercevant l'enfant. « Tiens ! c'est toi, petit ? Que fais-tu dans cette cachette ? »

Christin n'aurait pas été plus ému s'il avait entendu l'ange du jugement annoncer la fin du monde. Il rougit, baissa la tête, essaya de répondre d'une façon ou d'une autre et n'y parvint pas.

Il s'apprêtait à fuir comme un malfaiteur, quand Mellite, qui venait de se relever, secoua sa main droite en poussant une plainte. « Aïe ! aïe ! aïe ! Je crois que je me suis forcé le bras en tombant ! Je ne vais plus pouvoir couper mon laurier ! »

Alors Christin sentit une poussée extraordinaire de courage ;

il se tourna vers la jeune fille et il lui demanda d'une voix bégayante : « Voulez-vous que je le coupe, moi, votre laurier ? »

— De bon cœur, petit ! Voilà ma serpe ! Tâche de ne pas glisser comme moi !

— Ne craignez rien ! » dit-il hardiment.

Et il monta vers la souche de laurier avec l'agilité d'un chevreau. « Han ! han ! » Deux coups de serpe lui suffirent à trancher la branche qu'avait choisie Mellite ; il se sentait des forces à déraciner un chêne.

« Voilà ! » dit-il, en présentant le laurier à la jeune fille. Et, de plus en plus courageux, il ajouta : « Voulez-vous que je le taille maintenant ? »

— Mais oui ! répondit-elle. Taille-le si ça te fait plaisir, Christin ! »

Elle savait donc qu'il s'appelait Christin ? Elle avait donc pu penser à lui quelquefois ? L'enfant s'en trouva fort honoré ; il tressaillit d'aise, tira le couteau de sa poche et se mit en devoir de tailler la branche de main de maître. Il émonda les rameaux irréguliers, fit tomber les feuilles flétries, redressa les tiges indociles et décora le manche de façon magistrale au moyen de quelques coups de lame artistiquement envoyés dans l'écorce verte. Il faisait cela très vite, en tournant machinalement sa langue dans sa bouche toutes les fois que le couteau tournait dans ses mains, et il tremblait un peu en sentant sur lui les regards de la jolie voisine.

« Oh ! Christin ! j'aurai le plus beau laurier de la commune ! »

Il se rengorgea, après avoir entendu ces flatteuses paroles, et il fit tous ses efforts pour ne pas rougir. Aussi devint-il écarlate.

Mais, afin de ne pas le gêner, Mellite fit semblant de ne rien voir, et voulant le remercier pour tant de bonne grâce elle lui dit :

« Veux-tu le porter à l'église, mon laurier ? Tu sais qu'il faut un homme pour ça et qu'il n'y en a pas chez nous. Si tu veux t'en charger, Christin, tu me feras beaucoup de plaisir. »

On aurait pu proposer au petit paysan de porter le dais le jour de la Fête-Dieu ou le drapeau tricolore le jour du tirage au sort, qu'il n'aurait pas éprouvé une aussi grande joie. Faire bénir le laurier de Mellite : quel honneur ! Les plus beaux gars de la paroisse allaient le jalouser. Cette distinction était si haute, si inattendue, si écrasante, que Christin en perdit la parole. Il baissa les yeux, remua vainement ses lèvres et resta fort pâle devant la jeune fille. Mais celle-ci devina que sa proposition était loin de déplaire au petit paysan, et, pour le combler tout à fait, elle ajouta, en s'approchant un peu plus de lui :

« Laisse-moi le laurier pendant un quart d'heure, Christin. Je veux le parer de fleurs pour qu'il soit le plus admiré de Saint-Pandelon ! Tu verras ! Il fera tourner toutes les têtes à l'église et les filles courront après toi pour en avoir des feuilles. Va t'habiller ! Tu le reprendras chez nous en passant ! A bientôt ! »



Christin balbutia un vague merci et, vibrant de plaisir, il courut pour mettre ses vêtements des grands jours.

Le buis n'est pas rare en Chalosse ; mais les gens du pays ne trou-





vent pas cette plante assez décorative pour la faire bénir le jour des Rameaux; ils lui préfèrent le laurier, dont le parfum est plus fort et dont les branches sont plus imposantes. Le moindre ménage en fait porter cinquante kilos à l'église, car le laurier bénit est d'une consommation journalière dans cette contrée superstitieuse; on en met dans toutes les chambres pour conjurer les mauvais esprits, on en met dans tous les champs pour faire prospérer les céréales, on en jette au feu pour dissiper les tempêtes, on en jette dans l'eau pour la purifier; les asthmatiques en fument, les poitrinaires en mâchent. C'est pourquoi, le jour des Rameaux, toutes les églises du pays sont pleines de bois vert; les branches fleuries montent jusqu'à la voûte, et ce dimanche-là on ne sent pas l'odeur d'ail qui se dégage ordinairement, pendant les offices, des lèvres des fidèles.

A dix heures précises, Christin fit son entrée dans l'église de Saint-Pandelon, et aussitôt un murmure admiratif troubla le silence du saint lieu. Le laurier qu'il avait dans les mains était magnifique; Mellite l'avait pavoisé de jacinthes, de pervenches, de tulipes, et il formait un grand cône multicolore qui attirait tous les regards. Le petit paysan le portait avec solennité; il le maintenait haut et droit dans l'église, pour qu'il ne fût pas froissé par les lauriers d'alentour, et il priait de tout son cœur pour attirer les bénédictions de Dieu sur cette branche odorante.

Mais on chuchotait fort à ses côtés; on savait que le frère aîné de Christin portait le laurier de la métairie et l'on désirait savoir à qui appartenait une branche si élégamment ornée.

« C'est le laurier de Mellite! » répondit l'enfant aux curieux.  
« C'est le laurier de Mellite! » se dirent les assistants à demi-voix.

Et, de bouche en bouche, cette révélation parvint à l'oreille de l'enfant de chœur, qui la passa au chantre, lequel en fit profiter monsieur le curé.

« Ah! diantre! c'est le laurier de Mellite? » se dit celui-ci entre deux *Kyrie eleison*.

Et plus d'une dévote fut heureuse de baisser la tête pendant l'élévation, afin de regarder, par-dessous, le laurier de Mellite. Mais le grand Edouard, de Pelourtiqne, n'était pas content du tout! Ses sourcils avaient la forme de deux éclairs.

« Hé! si tu voulais te serrer un peu? » dit-il à Christin pendant le *Sanctus*.

Christin se serra aussitôt, mais pas assez, il faut croire, car

l'orageux Edouard le bouscula d'un coup d'épaule, et le laurier de Mellite alla heurter un laurier voisin. Ce laurier riposta, naturellement, et deux pervenches tombèrent sur les dalles. A cette vue, Christin pâlit de colère.

« Hou! hou! » fit-on autour de lui. Et quatre ou cinq lauriers s'abattirent belliqueusement sur celui de Mellite.

« Voulez-vous me laisser tranquille? » balbutia l'enfant.

Il essaya de s'en aller vers un coin de l'église où les lauriers semblaient plus calmes; mais dès qu'il eut le dos tourné toutes les branches le poursuivirent.

« Frou! frou! » On entendit un long froissement de feuilles; et pervenches, tulipes, jacinthes tombèrent sous les coups redoublés du grand Edouard, du petit Martin, des Isidore et des Emile.

« Attrape, gamin! » criait l'un.

— Tiens, morveux! lançait l'autre.

— Porte ça à Mellite! » disaient tous les galants de la jolie maraichère en maltraitant le laurier de Christin.

Alors un grand tumulte s'éleva dans l'église. Dans toute la région, la messe des Rameaux se termine généralement par une bataille des plus mouvementées; les branches volent, des rameaux craquent, on entend les jurons des adversaires et les cris mal étouffés des filles qu'on décoiffe.

La bataille dura longtemps autour de Christin; comme il n'était pas poltron, il essaya de rendre les coups qu'on lui donnait, de sorte qu'à la fin de la messe le laurier de Mellite n'eut pas beaucoup plus de feuilles que de fleurs. C'était une branche qui ressemblait plutôt à un peu de bois mort qu'à du laurier bénit.

Christin se troubla fort en constatant cela.

« Ah! mon Dieu! balbutia-t-il. Comment oser la rapporter à Birebros? Que va dire Mellite? »

Il s'essuya le front avec angoisse, et tandis que les combattants, faisant trêve, allaient se réconforter dans les auberges du bourg, il sortit de l'église, enfilant un sentier couvert et se hâta pour ne pas entendre les risées des gens derrière ses talons.

« Que va dire Mellite? » se répétait-il à demi-voix.

Il redoutait une scène affreuse. Oh! si la voisine se moquait de lui, le traitait de gamin, comme avait fait le grand Edouard!

Il chancelait de honte. Il s'enfonça dans un bois et marcha longtemps à travers les ajoncs, parmi les broussailles, sans se demander où il arriverait. Quand il fut fatigué, il s'assit au bord d'un ruisseau. Il resta là jusqu'au soir. Mais, au coucher du soleil, il eut une idée. Il voyait une souche de laurier à côté de lui, sur un talus, et il lui parut qu'une branche de cette souche ressemblait à celle que Mellite lui avait confiée.

« Je vais la couper! se dit l'ingénieux Christin. Je vais la tailler comme l'autre, puis j'ornerai le manche de la même façon, je parerai le feuillage avec les mêmes fleurs, et ce soir, quand il fera bien sombre, je l'apporterai à Mellite de Birebros! Je m'étonnerais joliment si elle découvrait la supercherie! »

Il n'y avait que ce moyen de s'en tirer avec honneur; Christin y recourut aussitôt.

Il prit son couteau, coupa la branche à petits coups, la tailla, la décora et trouva dans un jardin du voisinage les pervenches, les tulipes et les jacinthes qu'il lui fallait. A sept heures, quand la nuit fut bien noire, il se dirigea vers la maison de Birebros. Son cœur battait avec fracas. Il entra chez Mellite, souhaita le bonsoir à la compagnie et remit le laurier avec assez d'assurance.

« Eh! te voilà donc! s'écria la jeune fille. Pourquoi reviens-tu si tard? Je suppose qu'il est bénit, celui-là! Tu y as mis le temps! »

— Oui, oui! il est bénit! répondit l'enfant en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Tu t'es oublié à l'auberge, hein! »

— En effet! »

Il commençait à trembler comme un jonc.

« Je ne te gronde pas, va! dit Mellite. Donnons-nous une poignée de main pour montrer que nous sommes bons amis, et rentre vite chez toi pour rassurer tes parents! »

Oh! cette poignée de main, ce qu'elle fut douce au petit Christin! Il lui sembla que Mellite l'avait pris tout entier dans ses cinq doigts si caressants, et il sentit à leur chaleur quelque chose d'inconnu éclore en lui, quelque chose de si délicieux, qu'il aurait voulu pleurer.

\* \* \*

L'enfant se sauva. Il courut pour rentrer chez lui; il enjamba des ruisseaux et sauta par-dessus des barrières; jamais il ne s'était trouvé aussi léger. Il sautait vers les étoiles et il lui semblait que, d'un tour de main, il aurait pu les cueillir toutes.

Il pria longtemps pour Mellite cette nuit-là. Il demanda au ciel beaucoup de bonheur pour elle, et les nuits suivantes il murmura encore le nom de sa jolie voisine dans ses oraisons.

Au mois de juin la jeune fille fut malade; pour qu'elle guérît Christin jeûna pendant trois jours.

Quelques semaines après Mellite perdit son ânesse, la vieille ânesse au dos pelé qui la portait à la ville, et ce fut Christin qui



trouva la bête dans une lande fort éloignée, après avoir cherché toute une nuit. Il la ramena devant la maison de Birebros, puis il s'échappa pour ne pas être découvert.

Un après-midi de juillet, le tonnerre gronda et Christin regarda le ciel. Le sud-ouest était noir, le vent soufflait avec violence. Dans les champs de Saint-Pandelon, les laboureurs s'interpellaient.

« Hep ! Est-ce qu'il va grêler, Nogaro ? »

— Je ne sais pas, Laffite ! Le couchant a une fichue mine ! »

Et les fermières inquiètes s'en allaient jeter du laurier bénit au feu pour éloigner l'orage des maisons.

Le vent augmentait, les champs de blé mûr ondulaient sur la plaine comme une mer jaune, les coups de tonnerre devenaient plus sonores et des nuages lourds dressés à l'horizon comme des remparts de cuivre en prolongeaient le bruit, avec leurs échos, sur la campagne enténébrée.

Christin ne pensait qu'au laurier de Mellite. Il n'était pas bénit, ce laurier, il ne détournerait pas la grêle du jardin ; peut-être allait-il l'attirer, au contraire et appeler la colère de Dieu sur la jeune fille qui le toucherait !

Les éclairs devenaient aveuglants ; de larges gouttes de pluie commençaient à tomber ; une rumeur croissante comme celle d'un train qui approche s'entendait du côté de l'ouest. Le frère de Christin prit du laurier bénit et alla vite en planter des rameaux dans la vigne, dans le maïs, dans le froment.

Alors l'enfant eut peur ; il prit aussi du laurier — du laurier de la maison paternelle, vraiment bénit, celui-ci — et, pour réparer ses torts anciens, il se dirigea vers le jardin de Mellite.

Avant qu'il n'y fût, la grêle tomba ; elle tomba d'abord clairsemée et menue, ses grains passant obliquement dans le feuillage comme des balles mortes ; puis elle grossit, s'abattit plus serrée, fit un bruit de fusillade sur les portes des maisons et couvrit le sol d'une couche blanche.

Christin courut en baissant la tête ; il arriva au jardin de Birebros, il vit les grêlons fracasser les pêches de Mellite et il posa un rameau de laurier bénit entre les arbres ; il voulut en poser aussi sur les carrés du potager, il partit en croisant les bras sur son front. Mais il dut s'arrêter : les grêlons tombaient sur lui comme des pierres ; il avait le visage meurtri, les doigts écorchés, les épaules à vif comme s'il recevait une bastonnade. Il se réfugia sous une tonnelle, mais la grêle la traversait ; il s'abrita derrière un tronc de figuier, mais le vent lui enleva des mains le laurier bénit ; il essaya de le ramasser : des grêlons énormes le frappèrent à la tempe et il s'affaissa, étourdi, les yeux clos, en criant de terreur.

Quelques minutes plus tard, quand l'orage eut cessé, un paysan le trouva étendu dans le jardin de Birebros. Il le releva et le porta dans la maison la plus proche. C'était celle de Mellite. La belle fille poussa un cri en voyant le corps inerte de l'enfant.

« Ah ! c'est Christin ! dit-elle. Que lui est-il arrivé ? »

— Je ne sais pas, répondit le paysan. La grêle a dû le surprendre dans votre jardin ; je l'ai ramassé sous un figuier et il n'a plus l'air de vivre. »

Mellite posa la main sur le cœur de Christin et sentit des pulsations légères.

« Il n'est pas mort ! dit-elle avec joie ; il n'est qu'évanoui ! Portez-le dans ma chambre, et allez chercher le médecin ! »

Christin fut déposé sur le lit de Mellite et il y rouvrit les yeux quelques secondes après. Mais il les referma en reconnaissant la jeune fille et une rougeur confuse passa sur son visage.

Christin ! Christin ! Qu'as-tu donc pensé ? demanda la jeune fille. Tu t'es risqué sous cette grêle ? Quelle imprudence ! Tu aurais pu être tué ! Est-ce que tu voulais venir chez moi ? »

Il détourna la tête et deux larmes glissèrent entre ses cils.

« Oui, j'y voulais venir ! répondit-il à voix basse. »

— A pareil moment ! Pourquoi donc ? »

— Pour protéger votre jardin contre l'orage, Mellite. Le laurier que je vous avais donné n'était pas bénit ! »

Et il raconta son aventure en sanglotant de honte.

La belle fille fut touchée ; elle sourit avec tendresse au petit paysan, puis, d'une voix très douce, elle lui demanda :

« Alors tu risquais ta vie pour sauver mes pêches ? Tu m'aimes donc bien, Christin ? Moi aussi, va, je t'aime ! »

Et, comme les yeux de l'enfant s'étaient clos en cet instant solennel, Mellite les baisa, silencieusement, de ses lèvres fraîches.

Mais ce n'était pas un baiser d'amour ; elle ne comprenait rien, la belle paysanne à la chair odorante comme un fruit mûr, de ce qui se passait dans cette âme pure d'enfant, car elle ajouta :

« Oui, Christin, je t'aime beaucoup et, pour te le prouver, je t'invite à venir à ma noce en qualité de garçon d'honneur... Tu sais que j'épouse Edouard, de Pelourtigue ?... Ne pleure pas, va ! La grêle a tout détruit, c'est vrai ! mais le bon Dieu nous enverra peut-être une double récolte l'année prochaine !... »

Christin agrandi : bientôt il sera vieux. Mais quand il voudra se rappeler ses meilleurs souvenirs d'amour il ne pensera peut-être pas aux femmes qui l'ont aimé.

JEAN RAMEAU.

(Illustrations de  
Laurent-Desrousseaux.)

